Spécial stars

SARDOU

Le dernier géant

Le triomphe d'une tournée

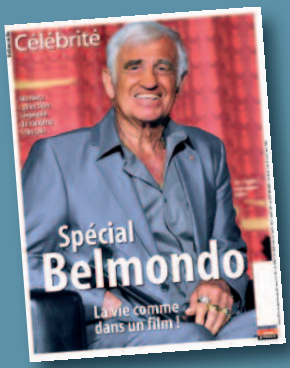
Il a la maladie d'amour !

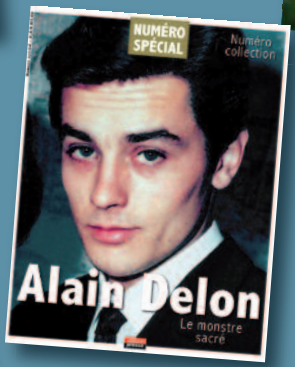
Les secrets de vie du grand chanteur français

Lafont presse

Lafont presse

La passion d'informer





Lafont presse, c'est positif. 80 magazines en kiosque ou digital

Les magazines positifs

www.lafontpresse.fr

MICHEL SARDOU

LE DERNIER GÉANT

Une enquête de «Spécial Stars»
Dirigée par René CHICHE
Réalisée à partir d'entretiens
et de documents d'archives

Spécial Stars

Edité par Entreprendre (lafont presse)
53 rue du Chemin Vert
92100 Boulogne-Billancourt
www.lafontpresse.fr
Accueil : 01 46 10 21 21
Fax : 01 46 10 21 22

Directeur de la publication et de la rédaction
Robert Lafont
robert.lafont@lafontpresse.fr

COORDINATION :
Laura Roland - Tél. : 01 46 10 21 04
laura.roland@lafontpresse.fr

> RÉDACTION DÉLÉGUÉE
53 rue du Chemin Vert - 92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 01 46 10 21 21 - Fax : 01 46 10 21 22
Rédaction en chef : René CHICHE
Chef de fabrication : Jean-Eric SIGNORET

> ADMINISTRATION
Directeur comptable : Didier Delignou - Tél. : 01 46 10 21 02
didier.delignou@lafontpresse.fr
Comptables : Sandra Da Rosa - Tél. : 01 46 10 21 03
sandra.darosa@lafontpresse.fr
Mélanie Dubuget - Tél. : 01 46 10 21 28
melanie.dubuget@lafontpresse.fr

>PUBLICITE & PARTENARIATS
Directeur de la Communication et des Partenariats
Éric Roquebert - Tél. : 01.46.10.21.06
eric.roquebert@lafontpresse.fr
Directrice de clientèle
Salima Ardtitti- Tél. : 01.46.10.21.30
salima.ardtitti@lafontpresse.fr
Laurence Theault - Tél. : 01.46.10.21.32
laurence.theault@lafontpresse.fr

> FABRICATION Impression : CPI (27-Evreux)

> DIFFUSION PRESSE
Directeur : Patrick Ferry - Tél. : 01 46 10 21 23
Anne-Sophie Joulin - Tél. : 01 46 10 21 17
annesophie.joulin@lafontpresse.fr
Patrick Ferry
entreprendre.ferry@wanadoo.fr
Promotion des ventes
Nicolas Gain
nicolas.gain@lafontpresse.fr

> ABONNEMENTS
Dominique Bokey
dominique.bokey@lafontpresse.fr
Mokrane Zeffane
mokrane.zeffane@lafontpresse.fr

> INTERNET & ORGANISATION
Isabelle Jouanneau – Tél. : 01 46 10 21 31
isabelle.jouanneau@lafontpresse.fr

Spécial Stars est édité par Entreprendre S.A au capital de 246 617,28€ - RCS NANTERRE 403 216 617 SIRET : 403 216 617 000 23 NAF : 5814Z SA
53 rue du Chemin Vert 92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 01.46.10.21.21 - Fax : 01.46.10.21.22

Toute reproduction, même partielle, des articles et iconographies publiés dans Spécial Stars sans l'accord écrit de la société éditrice est interdite, conformément à la loi du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire et artistique. La rédaction ne retourne pas les documents et n'est pas responsable de la perte ou de la détérioration des textes et photos qui lui ont été adressés pour appréciation.
N° de commission paritaire : en cours
N°ISSN : 2102-3476
Dépôt légal à parution
Avertissement : L'éditeur se réserve la possibilité de republier certaines enquêtes ou reportages des titres Lafont presse

Les magazines positifs.

Pôle Economie : Entreprendre, Création d'entreprise magazine, Franchise & Business, Argent & Patrimoine, Placer son argent, Economie verte, Business event'.

Pôle Actualité : Jour de France, Célébrité magazine, Intimité magazine, Succès, Gotha magazine, Royauté, Confidences, Dynastie du monde, Spécial Stars.

Pôle Auto : L'essentiel de l'Auto, Automobile revue áx4, L'essentiel de la Moto, Automobile revue, L'essentiel du Camping-car, Pratique Auto, Spécial Auto.

Pôle Sport : Le Foot hebdo, Le Foot Saint-Etienne, La Gazette des Transferts, Le Foot lyon, Le Foot Marseille magazine, Le Foot magazine, Le Foot Paris, Le Journal du Rugby, Le Rugby magazine, Le Sport magazine, Le Sport Vélo, Footing magazine, Tennis revue.

Pôle Féminin : Féminin Psycho, Question Psycho, Féminin Santé, Santé revue, Féminin pratique, Pratique Santé, L'essentiel de la Psycho, Santé revue Seniors, Question Santé, Bio & nature magazine, Médecine naturelle, Forme & Sante, Sante médecine douce.

Pôle Maison-Déco : Maison Décoration, Maison décoration Campagne, Féminin Maison, Jardin magazine, L'essentiel de la Déco, Maison décoration Cuisines, Faire soi-même, Maison décoration Brocante, L'essentiel du jardin, Bricolez.

Pôle Centres d'intérêts : Spécial Chats, Spécial Chiens, Astro revue, Pratique magazine, Stop Arnaques, Question pratique, Belles régions de France, Consommer futé, Spécial Animaux de compagnie Pôle Cuisine : Cuisine revue, Féminin Cuisine, Cuisine magazine, Cuisiner au jour le jour, Pratique magazine Cuisine, Cuisiner, Recettes gourmandes.

Pôle Découverte : Science magazine, Science revue, L'essentiel de la Science, Les Carnets de la Philosophie, Philosophie pratique, Pourquoi magazine, Info et savoir, Dossiers d'actualité, Grands hommes, Le magazine des Arts, Spécial enquêtes, Spécial Napoléon, Spécial Evènement.

Entreprendre, groupe de presse coté à la bourse d'Euronext Paris (code MLENR)

Lafont presse

www.lafontpresse.fr

MICHEL SARDOU

LE DERNIER GÉANT

SOMMAIRE

1ère partie : ENFANT DE LA BALLE

2ème partie : EN ROUTE VERS LA GLOIRE

3ème partie : LE TEMPS DES ÉPREUVES

4ème partie : SES TUBES, SON STYLE

5ème partie : L'HOMME TRANQUILLE

PARTIE 1

ENFANT DE LA BALLE

« Je ne suis pas l'homme de mes chansons. Quand je chante l'amour, on ne se demande pas si le texte est autobiographique. Alors qu'on m'identifie facilement à des paroles dérangeantes. En réalité, je joue un rôle comme un comique ou un acteur. Á aucun moment, je ne pense à moi sur scène ou en studio. Chaque chanson est une petite fiction. » expliquait il y a quelques mois Michel Sardou dans une interview au quotidien « Le Figaro ». Á 66 ans, Michel Sardou reste un artiste toujours sur le devant de la scène et en haut de l'affiche puisque depuis le 25 novembre 2012, il se produit dans une grande tournée qu'il a appelée « Les grands moments », en référence à son dernier album best-of « Les

grands moments ». Ses derniers concerts parisiens au Palais Omnisports de Bercy, les 12,13 et 14 décembre 2012, ont montré, une fois de plus, l'immense popularité de celui qui reste l'un des derniers géants de la chanson française. Celle de la variété populaire où on peut encore compter des collègues nés, comme lui, dans les années 1940 tels que Johnny Hallyday, Julien Clerc, Serge Lama, Jacques Dutronc, Michel Polnareff, Salvatore Adamo, Michel Fugain, Michel Delpech, Eddy Mitchell (désormais officiellement retiré des scènes), Alain Souchon et, dans une génération plus vieille, Charles Aznavour, Enrico Macias ou Pierre Perret. Sardou ou l'homme estampillé « à droite toute ! » en raison de certains textes engagés comme « Les Ricains », « Je suis pour », « Le temps des colonies », ou prêtant à confusion, tels que « Les villes de solitude » ou « Je veux l'épouser pour un soir ». Sur cette réputation, Michel Sardou a son point de vue : « Si mes chansons ont provoqué une montée de fièvre, j'en suis un peu responsable. J'avais 20 ans, il fallait bien me démarquer. Je disais ce que je pensais de façon un peu trop rapide. J'ai souvent été maladroit. J'aurais pu être plus nuancé dans ma manière de lancer mes phrases. Ce qui me choque, c'est que ça dure. Certaines personnes, minoritaires, continuent à me voir comme quelqu'un de sexiste, fasciste et colonisateur. Mon énorme maladresse a été le titre de ma chanson « Je suis pour ». Il ne reflète pas le texte qui parle de la loi du talion. Si je l'avais intitulé « talion », il n'y aurait pas eu de scandale. »

(dans le quotidien « Le Figaro » du 10 février 2012). Et quand notre confrère Éric Mandel dans « Le Journal du Dimanche » du 25 novembre 2012 lui demandait si « provoquer en chansons, c'est votre rock and roll attitude à vous ? », l'interprète de « La maladie d'amour » lui répondait : « Oui, mais certaines ont suscité l'indignation à tort. Avec « Les villes de solitude », tout le monde s'est emparé d'une phrase sortie de son contexte. Je racontais juste la misère sexuelle d'un homme bourré, en aucun cas l'apologie du viol. Quand le rappeur Orelsan a connu son lynchage politico-médiatique avec son titre « Sale pute », je me suis dit : « Tiens, il va connaître les mêmes emmerdes que moi ». Pareil avec « Le temps des colonies ». Je jouais juste le rôle d'un mec à la Audiard, qui balance sa nostalgie du bon vieux temps. Mais je savais que ce texte allait provoquer et ça m'amusait. » Quand à son étiquette de « chanteur de droite réactionnaire », Michel Sardou le balaie d'un revers de la main : « Je n'ai même pas ma carte de l'UMP ! Je reprends volontiers la phrase de Guy Bedos qui avait dit à mon propos : « Sardou, c'est un anarchiste doux qui paye ses impôts ». Mon ami Bedos avait aussi dit un jour : « Sardou, il chante juste, mais il pense mal. » Vous savez, j'ai aussi écrit une chanson où je prenais position pour le mariage des prêtres. S'ils avaient ce droit, on aurait peut-être plus de vocations aujourd'hui. Elle m'a valu une excommunication. J'avais même écrit « Le privilège » pour dénoncer l'amalgame entre l'homosexualité et la perversion. Je suis

évidemment favorable au mariage gay. » Étonnant et insaisissable Michel Sardou. En 2007, l'année de ses 60 ans, le chanteur avait annoncé ses adieux à la scène. Mais fidèle à ses nombreux admirateurs, il renonça finalement à cette ambition. Pour notre confrère du « Figaro », Pierre de Boishue, « c'était une véritable aubaine pour le public qui le suit depuis une quarantaine d'années. Et une vraie performance de la part de l'interprète qui sortit son premier disque, « Le Madras » en 1965. Ses coauteurs d'alors s'appelaient Michel Fugain et l'animateur de télévision, Patrice Laffont. Depuis cette époque, Michel Sardou traverse les décennies grâce à ses chansons inoubliables (« Les Ricains », « Petit », « Et mourir de plaisir », « Les bals populaires », « Je t'aime, je t'aime », « J'habite en France », « Le rire du sergent », « Monsieur le Président de France », « Le surveillant général », « La marche en avant », « Les lacs du Connemara », « La maladie d'amour », « Je vole », « Les vieux mariés », « Une fille aux yeux clairs », « La java de Broadway », « Il était là », « Vladimir Ilitch », « Je vais t'aimer », « Je ne suis pas mort, je dors », « Aujourd'hui peut-être », « Dix ans plus tôt », « En chantant », « Le France », « Les villes de solitude », « Chanteur de jazz », « Musulmanes », « Salut », « Ils ont le pétrole mais c'est tout », « Le bac G », « La génération loving you », « Afrique adieu », « Être une femme », « La rivière de notre enfance », …), portées par sa voix inimitable, tout en sachant se renouveler. Avec son dernier album « Être une femme 2010 », il en a encore apporté

une convaincante démonstration, malgré quelques facilités. Sa version moderne du tube « Être une femme », par exemple, résonne davantage comme un coup que comme un hit. Il n'empêche. Cet opus, qui contient de jolies trouvailles, dont un duo avec Céline Dion, se veut résolument tendre… ». Dans une des éditions du quotidien « Le Figaro » du mois de septembre 2010, Sardou confiait alors : « J'ai 63 ans, je ne suis plus le rebelle que j'étais à 19 ans. Aujourd'hui, je fais plus attention aux mots : je sais qu'il y en a qui tuent ou qui font de la peine. Et puis, les gens sont inquiets, je n'ai pas envie d'ajouter du noir. Mon objectif, c'est que le public sorte de mes spectacles, avec la banane, en oubliant ses emmerdes. » Et force est de constater que Michel Sardou parvient toujours à atteindre cet objectif. Entre deux tournées et l'enregistrement de ses disques, la force tranquille de la chanson française se partage entre son appartement de Neuilly-sur-Seine, sa maison en Corse et sa propriété normande, où il élève des chevaux, une de ses grandes passions avec l'aviation et la lecture. Pour les journalistes Annie Réval et Caroline Réali, coauteurs d'un excellent « Michel Sardou. L'ombre et la lumière » », publié en 2007 aux éditions France-Empire, « Michel Sardou, à l'affiche depuis plus de quarante ans, reste aujourd'hui l'une des personnalités publiques les plus secrètes. Il est vrai qu'il n'a pas le contact facile et ne se livre guère. Préservant farouchement son intimité, il a élevé autour de lui des murailles infranchissables.

C'est un homme double : entouré de ses musiciens ou ailleurs, le chanteur s'expose avec assurance et un brin d'arrogance ; sur les planches d'un théâtre, le comédien se montre humble, presque timide. » Mais selon Sardou, « sur scène, les gens m'aiment en homme dur et fort, maître de la situation. Alors qu'au théâtre, ils ne m'apprécient que battu ou cocu. Si j'en prends plein la gueule, le public se marre. J'ai joué un flic avec un flingue pour le cinéma et personne ne m'a cru. Résultat : j'ai fait douze entrées ! » Car si Michel Sardou demeure avant tout une figure importante des variétés made in France depuis près d'une cinquantaine d'années (son premier morceau, intitulé « Le dernier métro », écrit et composé par Sardou à l'âge de 16 ans pour Johnny Hallyday en 1963, ne fût finalement jamais enregistré !), c'est aussi un acteur et, surtout, un enfant de la balle. Il est né dans le milieu artistique, comme d'autres voient le jour dans des lignées d'artisans, d'avocats ou d'agriculteurs. Et comme les Brasseur (Pierre, Claude et Alexandre) ou les Seigner (Louis, Françoise, Mathilde et Emmanuelle), Michel Sardou appartient à une dynastie d'artistes.

Andrée Labbé, la grand-mère maternelle de Michel Sardou était une danseuse surnommée « Bagatelle ». Mère de Jackie Rollin-Sardou, la maman de Michel (de son vrai nom Jacqueline Labbé), elle emmène avec elle sa fille en tournée, principalement durant les vacances scolaires. Comme l'écrivent Annie Réval et Caroline Réali

dans leur ouvrage, « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », paru aux éditions France-Empire en 2007, « la rage de dent d'une autre artiste de la troupe permet au directeur de remarquer la gamine. Elle a le regard vif, respire la joie de vivre, et, puisqu'elle est là à traîner entre les panières de costumes, pourquoi ne pas lui proposer une place dans le spectacle ? Alors, Jackie se précipite devant la glace, se saisit d'un bâton de rouge à lèvres, farde avec délectation ses paupières et trouve immédiatement les gestes et les attitudes qui feront d'elle un membre à part entière de ce corps de ballet providentiel… » (extrait de la page 13). La jeune Jackie se retrouve donc dans la distribution d'une charmante opérette au charme très méridional, intitulée « En plein pastis », et qui traverse plusieurs villes et villages de la Côte d'Azur. Nous sommes en 1935 et Jackie n'a que 16 ans. Le jeune premier du spectacle se nomme Fernand Sardou, il a 25 ans, et Jackie ne semble pas insensible au charme, à la faconde et à l'humour de ce comédien-chanteur, lui aussi enfant de la balle. Valentin Sardou, le grand-père paternel de Michel, a fait les beaux soirs du célèbre café-concert Mayol à Paris, au début des années 1900, avec ses complices du Midi que sont Raimu ou Tramel. Et le propre arrière-grand père de Michel Sardou, connu sous le nom de Baptistin-Hippolyte, se produisait lui-même dans des spectacles de pantomime sur les tréteaux du Vieux-Port de Toulon. Pourtant, Fernand Sardou dût lutter contre son père Valentin, peu désireux de voir son fils

enrôler une carrière artistique comme le racontent Annie Réval et Caroline Réali : « Au-delà d'un métier, c'est un sacerdoce…Cependant, tout n'est pas aussi simple, et la route du jeune homme est plus cahoteuse que prévu : Valentin, inquiet, s'interpose. La vie d'artiste n'est pas une sinécure. Il en a fait les frais et s'est battu pour « durer ». Le chansonnier ne veut pas d'un tel avenir pour sa progéniture…Malgré tout, Fernand tente une percée dans les concours de chant du Midi. Valentin, sûr de lui, fait pression pour que son fils ne soit pas engagé. Difficile de lutter, il a du ressort le garçon ! Il s'appelle encore Plantin, du nom de sa mère, elle aussi danseuse, surnommée « Sardounette ». Á bout de ressources, on envoie l'entêté en exil chez sa grand-mère maternelle, en Avignon. C'est là qu'il est né. Il s'attache à chaque pierre, à chaque mur, au soleil qui joue sur les pins parasols. Il y a attrapé son accent, il est chez lui dans le Midi. » (extrait de « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », publié aux éditions France-Empire en 2007, page 14). Finalement, Valentin Sardou, le papy du futur interprète de « La maladie d'amour », accepte la vocation de Fernand et le prend sous son aile, allant jusqu'à l'emmener avec lui dans la bourgade marocaine de Taza, une ville de garnison, où il a pris la direction d'un cabaret, « L'Alhambra ». Dans ce lieu plutôt sinistre et où les soldats viennent pour oublier les rigueurs de la vie militaire et le blues de l'éloignement, Fernand Sardou côtoie les artistes engagés par son père, parmi lesquels une jeune chanteuse

inconnue, mais très douée, et dont il deviendra l'ami : Édith Piaf. « Elle a eu une grande influence sur moi et m'a beaucoup conseillé, rappela Fernand Sardou dans une interview dans les années 1960. Le parcours d'Édith m'a servi de référence et sa vie était un vrai roman… » Avant de revenir sur la famille Sardou, il nous paraît donc utile de lire ou relire cette story d'Édith Piaf, amie du papa de Michel Sardou, que nous avions publié, au mois de février 2011, dans le magazine « Spécial Biographie », édité par le groupe Lafont Presse : « Une robe noire, une petite taille et une voix hors du commun: c'était Édith Piaf. «La Môme» de Paname, partie de rien et parvenue au sommet, reste un monument de la chanson française plus de 47 ans après sa mort. Elle domina le music-hall pendant près de 30 ans et a laissé en héritage des classiques comme «La vie en rose», «L'Hymne à l'amour», «Mon légionnaire», «La foule» ou «Milord».Et sa vie extraordinaire mêle les triomphes, les échecs, la misère, la gloire, les drames, les passions, le bonheur et l'enfer. Une existence dont elle ne regrettait rien, comme elle le clamait dans une de ses plus célèbres chansons.
«Édith se dépasse, elle dépasse ses chansons, elle en dépasse la musique et ses paroles, elle nous dépasse, l'âme de la rue pénètre dans toutes les chambres de la ville, ce n'est plus Madame Édith Piaf qui chante, c'est la pluie qui tombe, c'est le vent qui souffle, c'est le clair de lune qui met sa nappe, il n'y a jamais eu d'Édith Piaf, il n'y en aura plus jamais.». Ces phrases sont celles de

Jean Cocteau qui disparut le même jour qu'Édith Piaf, le 11 octobre 1963. Entre la chanteuse mangeuse d'hommes et le poète homosexuel, la relation d'amitié se plaçait sous le signe de l'admiration mutuelle et de la complicité permanente. Mais l'auteur de la pièce «Le Bel indifférent», que Piaf joua avec Paul Meurisse en 1940 au Théâtre des Bouffes-Parisiens, ne fut pas le seul à tomber sous le charme de cette personnalité qui disait : «Pour moi, chanter, c'est une évasion, un autre monde, je ne suis plus sur terre ! Si je ne chantais plus, je mourrais !».

Pour Édith Giovanna Gassion, le vrai nom de Piaf, son fabuleux destin commence le 19 décembre 1915 à l'hôpital Tenon (dans le 20ème arrondissement) où elle naît. Quand son père Louis revient en 1917 du front, la petite Édith survit dans la misère totale auprès de sa grand-mère maternelle d'origine berbère Emma-Aïcha, depuis que sa maman Anita l'a délaissée pour chanter dans les rues et les cafés sous l'identité de Line Marsa. Après quelques années dans une maison close tenue par «Maman Tine» à Bernay, en Normandie, où elle grandit dans un univers de femmes légères tout en étant choyée et soignée pour une soudaine cécité, Piaf retrouve son père en 1925. Elle n'a que 10 ans et Louis Gassion l'entraîne avec lui sur les routes de France puis dans le quartier parisien de Belleville où il présente un numéro d'acrobate et de contorsionniste tout en faisant la quête. N'ayant aucune prédisposition pour les arts du cirque, la jeune Édith se distingue par sa voix et son apti-

tude au chant. C'est le début de sa vocation et de son apprentissage. Á 15 ans, Piaf choisit la liberté et quitte le petit appartement familial du 115, rue de Belleville. Avec son amie Simone Berthaut, elle déambule entre Pigalle, la rue Blanche et Montmartre, pour chanter dans les «beuglants» ou les bals des casernes. Durant cette période où la galère rime avec la débrouille, Edith tombe amoureuse, à 17 ans, de Louis Dupont, un livreur qu'elle appelle «P'tit Louis». Le couple aura une fille Marcelle, née en février 1933, mais qui sera emportée par une méningite foudroyante en juillet 1935. Pour Édith, c'est un véritable choc et la fin de sa liaison avec «P'tit Louis». Elle a 20 ans et ce premier drame marquera à jamais la «Môme». Quelques mois plus tard pourtant, la roue va tourner dans le bon sens. Pour tenter de gagner quelques francs supplémentaires lors de leurs manches quotidiennes, Piaf et son amie Simone ont choisi le bourgeois 17ème arrondissement, plus précisément le carrefour de la rue Troyon et de l'avenue Mac-Mahon. Alors qu'elle entonne à pleins poumons les couplets de «Les Mômes de la cloche», elle est repérée par Louis Leplée, organisateur de grandes soirées parisiennes et propriétaire du cabaret-restaurant Le Gerny's, rue Pierre-Charron, en plein cœur des Champs-Élysées. «Á chanter comme ça, tu vas te casser la voix !» lance Leplée à la jeune Piaf. Époustouflé par son talent et sa gouaille, il l'auditionne et lui ouvre les portes du Gerny's, un haut-lieu du Tout Paris où on peut croiser Maurice Chevalier, Mistinguett, Jean Gabin ou

l'aviateur Jean Mermoz. Leplée lui donne un nom de scène le 1er janvier 1936 : La Môme Piaf, ce qui signifie petit oiseau en argot. Influencée par Fréhel ou Damia, gloires de la chanson au début du XXème siècle, la Môme Piaf connaît ses premiers succès, enregistre un disque chez Polydor et tourne un film, «La garçonne». Mais cet état de grâce se termine avec la mort de Louis Leplée, assassiné dans la nuit du 5 au 6 avril 1936. Effondrée devant la tragique disparition de ce «père adoptif », elle se réfugie dans la boisson et les nuits blanches pour oublier, d'autant plus que la police l'a suspectée et interrogé pendant 3 jours. Le renouveau va s'appeler Raymond Asso. Ce parolier niçois, qu'elle a croisé au Gerny's, la prend sous son aile et devient son Pygmalion. Piaf s'installe chez lui, fait le ménage dans ses mauvaises fréquentations et s'astreint à une nouvelle hygiène de vie et à une discipline de travail. Grâce à Asso, Édith Piaf fait la connaissance de la compositrice Marguerite Monnot, qui deviendra sa grande amie et lui écrira les magnifiques mélodies de «Milord» et «L'Hymne à l'amour». Sous la houlette de Raymond Asso, la chanteuse revient sur le devant de la scène en 1937 en effectuant son retour sur les planches de l'ABC. C'est le triomphe et «La Môme Piaf» devient officiellement Édith Piaf. «Raymond m'a appris à devenir un être humain. Il lui a fallu 3 ans pour me guérir. Trois ans de tendresse patiente pour m'apprendre qu'il existe un autre monde que celui des putes et des souteneurs.», racontera Piaf. Quand Asso est mobilisé en 1939,

leur séparation amoureuse marque aussi l'ascension vers les sommets pour Piaf. Elle enchaîne les tours de chant à Bobino, l'Européen, la Salle Pleyel et l'Olympia et interprète ses premiers tubes comme «Mon légionnaire» et «L'accordéoniste». Piaf fait partie des chanteuses populaires : «Je ne suis surtout pas une chanteuse réaliste, je déteste ce genre ! Je crée des chansons populaires !», confie l'artiste. Et la chanteuse attribue aussi son foudroyant succès à la protection divine de Sainte Thérèse de Lisieux, dont elle porte le médaillon en permanence autour du cou depuis sa guérison miracle de la cécité en 1923, après les prières de sa grand-mère sur la tombe de la religieuse à Lisieux ! La star Piaf s'installe dans un vaste appartement du cossu 16ème arrondissement, près de la porte d'Auteuil. Ses nouveaux amis sont les comédiens Michel Simon, Mary Marquet, Marie Bell, Madeleine Robinson ou Jean Cocteau qui lui écrit sur mesure, en 1940, la pièce de théâtre «Le Bel indifférent». Pour jouer à ses côtés, elle impose son amant du moment, le jeune acteur Paul Meurisse. Ce fils de bonne famille initie la gamine de Paname à l'élégance, au raffinement et à l'art de vivre. Quand survient la Seconde guerre mondiale, Édith Piaf continue sa carrière. On lui a reproché un voyage à Berlin en compagnie d'autres personnalités du spectacle au début des années 40, mais Piaf se rend également dans les camps de prisonniers français pour leur apporter son soutien en 1943. Et pour marquer son refus de l'Occupation nazie, Édith Piaf crée

la chanson «Tu es partout», où le texte à double sens évoque la Résistance, ou protège plusieurs musiciens et artistes de religion juive, menacés par la Milice et les Allemands. Après la Libération, la «Môme» prépare un nouveau récital prévu au Moulin-Rouge. Comme elle recherche un nouveau visage pour assurer la première partie de son show, on lui conseille un jeune chanteur marseillais qui porte de grandes chemises à carreaux et arbore un look à la John Wayne. Son nom : Yves Montand. C'est le coup de foudre en plein été 1944, ils chantent ensemble à l'Alhambra, à l'Étoile et sur la Canebière et emménagent avenue Marceau dans le 16ème arrondissement. Piaf nage dans le bonheur et tourne avec son «grand», comme elle le surnomme, dans «Etoile sans lumière», réalisé en 1945 par Marcel Blistène. Sous la direction de Piaf, il fait ses vocalises et travaille sa diction. Elle lui écrit «Elle a des yeux» et Henri Contet, compositeur attitré de la chanteuse, façonne pour Montand le célèbre «Battling Joe». La «Môme» présente son fiancé de 6 ans son cadet à tous ses amis musiciens comme Joseph Kosma (le compositeur de «Les feuilles mortes »), Francis Lemarque (l'auteur-compositeur d'«Á Paris»), Loulou Gasté, Marguerite Monnot ou Bob Castella. Le futur compagnon de Simone Signoret lui en sera éternellement reconnaissant : «Elle ne m'a pas créé, elle m'a aidé, merci Édith. Surtout, elle m'a aimé, elle m'a épaulé et m'a aussi blessé avec tant de sincérité, de rires et de grâce qu'il m'a fallu plusieurs années pour en guérir.»,

témoigna Montand dans les années 60. Ils se sépareront en 1946 alors qu'elle vient d'enregistrer «La vie en rose» dont les paroles, signées Piaf, seraient dédiées à Yves Montand. Cette même année, Édith Piaf retrouve Les Compagnons de la Chanson, un groupe de 9 jeunes chanteurs, qu'elle avait côtoyé lors d'un gala à la Comédie-Française en 1944. Toujours très fleur bleue, la «Môme» entame une liaison avec Jean-Louis Jaubert, l'un des leaders de la troupe, en même temps qu'une grande tournée dans les pays scandinaves (Suède, Norvège, Danemark, Finlande) avec Les Compagnons. Avec eux, Piaf crée «Les trois cloches» et les portes de l'Amérique s'ouvrent. Elle se produit dans plusieurs salles de New York, comme le Playhouse Theatre ou celle du grand hôtel, The Waldorf Astoria. Et en janvier 1948, Piaf occupe la scène du Versailles, un cabaret-restaurant très réputé de Broadway où elle devient amie avec Marlène Dietrich. Le public américain se prend d'affection pour cette artiste «from Paris» et des ponts d'or lui sont offerts pour une carrière outre-Atlantique. Mais la «Môme» file depuis 1 an le parfait amour avec Marcel Cerdan, le plus grand champion de boxe, un homme marié et père de famille. L'hôtel particulier de la chanteuse, au 7 rue Leconte-de-Lisle dans le 16ème arrondissement, abrite la passion des deux amants. Quand le 21 septembre 1948, Cerdan gagne à New York le championnat du monde en battant son adversaire américain Tony Zale, Piaf est au bord du ring pour crier sa joie. Et pour fêter sa victoire,

elle inonde leur résidence new yorkaise de milliers de pétales de roses. Pourtant, quelques semaines après, cette romance fait jaser non seulement parce que Cerdan a une femme et des enfants, mais aussi parce que le sportif commence à enchaîner les défaites. La presse se déchaîne contre Piaf en titrant «Piaf porte malheur à Marcel !». Contraint de rentrer en France pour reprendre un entraînement rigoureux, Cerdan laisse Piaf aux USA en lui promettant de revenir. Une nuit, la chanteuse supplie le champion : «Allô, mon Marcel, viens, je t'en supplie, prends l'avion demain !». Alors que la compagnie aérienne affiche complet, le boxeur convainc un couple de lui céder ses places. Le 27 octobre 1949, l'avion le Constellation, parti de Paris, n'atteindra jamais New York, en disparaissant au-dessus des Açores avec aucun survivant. Quand on lui apprend la terrible nouvelle, Piaf doit chanter au Versailles. Terrassée par le chagrin et la culpabilité, Édith veut interpréter «L'Hymne à l'amour» dont elle est l'auteur et qu'elle avait écrit pour Cerdan quelques semaines auparavant. Dès les premiers mots- «Le ciel bleu sur nous peut s'écrouler et la terre peut bien s'effondrer»-, la «Môme» s'écroule. «Elle a hurlé pendant des heures sans interruption. Je garde encore ses cris de bête dans ma tête…», se souviendra son amie Simone Berthaut qui était à ses côtés à New York pour la soutenir, tout comme son manager Louis Barrier ou sa secrétaire Danielle Bonel. Piaf portera la mort de Marcel Cerdan jusqu'au fond de son être et jusqu'à la

fin de ses jours. Anéantie par la souffrance morale et la conviction d'avoir causé la disparition du sportif, elle consomme de la morphine à haute dose pour calmer ses angoisses et, aussi, pour soigner une polyarthrite aigüe qui la fait atrocement souffrir. «Crois-tu que je chanterais ainsi si je ne brûlais pas, si je n'avais pas mal ?» dit-elle à ses proches. Pour oublier l'absence de son «Bombardier marocain» comme elle aimait nommer Cerdan, natif du Maroc, la «Môme» va se jeter avec frénésie dans le travail et accumuler les amours. Les années 50 seront pour Piaf celles de «l'âge d'or et de l'épuisement», ainsi que l'a analysé Jean-Paul Mazillier dans «Piaf : de la Môme à Édith» (publié au Cherche-Midi). Quand elle repart en tournée en 1950 aux Etats-Unis où elle est devenue une super-star, Piaf emmène avec elle son nouveau fiancé, l'acteur-chanteur américain Eddie Constantine et un jeune auteur – compositeur qui devient véritablement son homme à tout faire, un certain Charles Aznavour (lire le numéro 1 de« Spécial Biographie»). Il lui écrira, entre autres, «Plus bleu que le bleu de tes yeux» ou «Jezebel» et, surtout, la fera beaucoup rire, lui faisant ainsi un peu oublier la mort de Cerdan et sa maladie qui la ronge de plus en plus. Durant la décennie des années 50, la chanteuse se produira plusieurs fois outre-Atlantique, en particulier à Chicago, Los Angeles, Washington, Miami, au Texas ou dans le mythique Carnegie Hall de New York, le temple du music-hall qu'elle ira conquérir en 1956. Les spectateurs américains sont évidemment fascinés par sa voix,

mais aussi par sa gestuelle unique qu'ils attribuent à un travail forcené. Pourtant, la «Môme» agissait à l'instinct comme elle le disait à la radio en 1954 : «Quand je calcule des gestes, quand ils ont perdu de la spontanéité qui les fait authentiques et valables, quand je sens moins la chanson et la manière de l'interpréter, je sais que le moment est venu de changer de gestes et de retirer la chanson de mon répertoire.» Toutes les plus grandes vedettes d'Hollywood, comme Marlon Brando, Humphrey Bogart, Rita Hayworth, Ginger Rogers, Henry Fonda, Danny Kaye ou Bette Davis, viennent l'applaudir et veulent la rencontrer. Même le futur Président des USA, le légendaire général Eisenhower, obtint un rendez-vous avec la «Môme» et lui conseilla : «Better live than vegetate», soit en français : «Il vaut mieux vivre que végéter». De cette phrase, la chanteuse en fera sa devise jusqu'à sa mort ! Boulimique et très ambitieuse, Piaf réalise son rêve : être une star planétaire. «Faire une carrière en France où les gens parlent la même langue et me comprennent, c'est rien ! C'est une carrière internationale que je vise car les gens ne comprennent pas et tu les fais pleurer.», avoue Piaf à sa secrétaire Danielle Bonel et à sa demi-sœur Denise. Le Canada, le Brésil, le Mexique, l'Argentine, Cuba, l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte, la Grèce ou la Belgique figurent à son tableau de chasse où Piaf déplace les foules et reçoit des accueils délirants. Entre ces tours de chants et quelques films sans grand intérêt, la «Môme» trouve le temps de convoler en justes noces avec

le chanteur Jacques Pills, l'ex-mari de Lucienne Boyer. Elle surnomme «Pépère» celui qu'elle épouse le 20 septembre 1952 à New York, avec son amie Marlene Dietrich comme témoin et qui lui choisira sa tenue de mariage. Mais le couple ne résistera pas longtemps face aux abus en alcools, médicaments et autres substances illicites ingurgités par Piaf qui vont obliger la chanteuse à une cure de désintoxication en 1953. Ils divorcent en 1956 et Édith Piaf, pourtant diminuée par de multiples crises aiguës de rhumatismes, choisit d'effectuer son come-back à Paris dans la salle dirigée par son ami Bruno Coquatrix : l'Olympia. Une série de 100 concerts à guichets fermés où ses derniers succès comme «Padam, Padam», «L'homme à la moto», «Sous le ciel de Paris», «La foule», ou «Les amants d'un jour» sont repris en chœur par des salles envoûtées. Après quelques aventures amoureuses sans importance, la «Môme» s'éprend en 1957 d'un jeune inconnu d'origine grecque, Georges Moustaki, qui lui écrit le fameux «Milord». Ils frôlent la mort lors d'un accident de voiture en 1958 et pour se soigner, Piaf doit augmenter sa dépendance à la morphine. Son état de santé devient de plus en plus fragile et elle a plusieurs malaises sur scène à l'Olympia, à Dreux, en Suède ou aux USA en 1959. Pour beaucoup, c'est la fin et Moustaki la quitte. Pourtant, la chanteuse ne renonce pas. En 1961, elle sauve l'Olympia de la faillite en se produisant plusieurs soirs, alors qu'elle a du mal à se tenir debout en raison de sa polyarthrite. Elle crée

«Non, je ne regrette rien», une chanson qui lui colle à la peau et symbolise son incroyable destin. De plus en plus malade, elle épouse le 9 octobre 1962, un jeune chanteur (et ancien coiffeur) de 26 ans, Théo Sarapo. «Je n'ai aimé qu'un seul homme, Marcel, mais c'est Théo que j'attendais même si j'ai parfois l'impression que c'est mon fils qui veille sa vieille mère malade !», note t'elle avec humour et tendresse. Ensemble, ils vivront au 67, boulevard Lannes et interprèteront «Á quoi ça sert l'amour ?», le dernier succès de Piaf. Et alors que la vague yéyé, les Beatles ou les Rolling Stones déferlent en France, la «Môme» s'éteint le 10 octobre 1963 à Plascassier, dans les Alpes-Maritimes. Son décès sera rendu officiel le 11 octobre 1963 mais l'Église refusera des obsèques religieuses pour «cause de vie tumultueuse et de pêché public». Lors de son enterrement, près de 100.000 admirateurs l'accompagneront au cimetière du Père-Lachaise où elle repose auprès de son père, de sa fillette Marcelle et de Théo Sarapo, mort en 1970. Au sujet de la mort, la «Môme» Piaf disait : «Quand je serai morte, on aura tant dit de choses sur moi que personne ne saura plus vraiment qui j'aurais été. Cela n'a pas tellement d'importance, mais c'est une idée qui me blesse… Le principal dans la vie, c'est de laisser des traces et je voudrais bien en laisser une pour la chanson…»

Revenons aux Sardou. Séducteur en diable, le père de Michel a néanmoins le béguin pour Jackie Labbé. Á son retour en France, il revoit la jolie jeune fille, dotée d'un physique girond et

pulpeux, en même temps que d'une forte personnalité n'ayant pas sa langue dans la poche et franche comme nulle autre. Devenue chanteuse dans une salle parisienne, « le Liberty's », la maman de Michel Sardou ne résiste pas longtemps aux avances de Fernand et les deux tourtereaux convolent en justes noces le 7 juillet 1945, à la mairie du XVIIIème arrondissement de Paris. Tout en menant leur existence de nouveaux mariés (Jackie est âgée de 26 ans avec quelques kilos en trop, et Fernand en a 35, avec quelques cheveux en moins), ils écument les cabarets de la capitale et engrangent les contrats. Grâce à son amie Édith Piaf, Fernand Sardou passe en première partie de l'interprète de « L'hymne à l'amour » sur les planches de « L'Alhambra », le vrai et le prestigieux théâtre de Paris. C'est là qu'il créa son célèbre tube, « Aujourd'hui peut-être », repris une trentaine d'années plus tard en duo avec son fils Michel. Le couple Sardou fait du théâtre, du cinéma, de la radio ou des prestations dans différents lieux de spectacles parisiens. Quand dans la soirée du 25 janvier 1947, Jackie Sardou entre à la clinique pour accoucher de leur premier (et seul) enfant, Fernand se trouve sur scène où il interprète une pièce, « On a volé une étoile ». Et le 26 janvier 1947, le petit Michel Sardou naît au début de l'après-midi. « Les années qui suivent seront celles, très marginales, d'une famille d'artistes traditionnelle ! Fernand écume les cabarets. Il file dans la nuit parisienne pour accumuler les cachets. Jackie organise, de loin, la bonne marche

de la maison. C'est la grand-mère « Bagatelle », dont le passé artistique n'est plus qu'un lointain souvenir, qui va jouer pour l'enfant les « nounous » à responsabilités. Michel ne se départira jamais d'un fol amour à son égard. Une grande tendresse lie l'ancienne danseuse et le petit garçon. Les rares jours de relâche, la famille se retrouve dans le bel appartement de la rue de Caulaincourt, où l'on peut s'épanouir en jouissant de tout le confort moderne de l'époque… » (extrait de « Michel Sardou. L'ombre et la lumière » d'Annie Réval et Caroline Réali, page 17, paru aux éditions France-Empire en 2007). Pendant que Fernand Sardou joue aux côtés de la star Tino Rossi dans l'opérette « Méditerranée » au théâtre du Châtelet et que Jackie interprète « Baratin » sur les planches du théâtre de l'Européen, le petit Michel grandit aux côtés de sa grand-mère « Bagatelle » d'abord, puis à l'âge de 6 ans, chez Marie-Jeanne Rousselet, une ancienne habilleuse de Jackie Sardou, qui a pris sa retraite à Koeur-la-Petite, un village lorrain, sur les bords de la Meuse. En février 1953, les Sardou confient leur fils à cette femme douce et affectueuse à qui Michel Sardou dédiera d'ailleurs une chanson en 1994, tout simplement intitulée « Marie, ma belle » dont voici quelques paroles : « Marie, une petite femme de rien du tout / Qui m'appelait « son cœur » et portait mon bonheur / Autour du cou / Marie, je me souviens de tout / Quand tu séchais mes pleurs / Quand tu calmais mon cœur sur tes genoux »…Mais quand Fernand Sardou commence à avoir quelques soucis cardi-

aques en raison de ce rythme de vie trépidant, la famille décide de quitter la capitale et s'installe dans les Yvelines, à Montesson-Laborde. Dans ce ravissant village, situé à une quinzaine de kilomètres de Paris, les Sardou trouvent le havre de paix qui leur manquait. Comme le notent Annie Réval et Caroline Réali dans leur ouvrage, « les jardins et les parcs, la verdure, la Seine qui s'écoule lentement, attirent pour un temps les deux comédiens épuisés. Bien sûr, il faudra s'efforcer de faire le trajet tous les soirs, mais que d'avantages comparés à ce petit sacrifice… La maison semble faite pour eux trois. Comble de bonheur, un point d'ancrage permet d'amarrer une barque de pêche marseillaise à la poupe pointue, qui donne à Fernand l'opportunité d'entraîner Michel sur les eaux tranquilles du fleuve…Un petit avant-goût de vacances au soleil. » (extrait de « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », paru aux éditions France-Empire en 2007). C'est l'occasion pour Michel de mieux connaître et apprécier son père, et vice-versa. Le papa et l'enfant unique s'amusent, s'apprivoisent et s'attachent l'un à l'autre, mais sans jamais tomber dans de grands élans démonstratifs de tendresse ou d'affection. En 1955, Fernand Sardou décroche même un petit rôle au cinéma pour Michel dans le film « 4 jours à Paris » : la future vedette de la chanson n'a que 8 ans. La même année, le trio Sardou quitte les Yvelines en raison de débordements dangereux de la Seine qui inonde les rez-de-chaussées des riverains et annonce les inondations qui se déroul-

eront en 1958. Retour sur Paris dans un appartement, entre la place de Clichy et la place Blanche où Michel est inscrit dans une école primaire, rue de Bruxelles. Après les cours ou les jours fériés, Michel Sardou déambule dans le quartier avec sa nouvelle bande de copains du square Vintimille. Grâce au statut d'artistes de ses parents, il peut entraîner ses camarades dans les salles de spectacles, les cabarets ou les cafés-concerts en entrant par les coulisses ou la porte réservée aux « artistes ». C'est aussi à cette époque que le jeune Michel découvre l'univers du cinéma dans la grande salle du Gaumont Palace, situé place de Clichy. Et aussi professionnellement, en faisant le figurant en 1957, dans la comédie de Jean Boyer, « Le chômeur de Clochemerle », dont sa mère Jackie est l'une des vedettes en compagnie de Fernandel. Plus attiré par le spectacle et la musique (il monte à l'âge de 10 ans un petit groupe de rock, nommé « Les Cyclopes »), le jeune Sardou ne semble guère intéressé par les études. Devant les résultats scolaires peu reluisants de leur rejeton, et aussi de son manque de discipline, les parents Sardou décident d'envoyer leur fils en pension. Direction le collège suisse du Montcel, une école pour fils à papa, basé à Jouy-en-Josas (dans les Yvelines), dans lequel Michel Sardou débarque en 1959, à l'âge de 12 ans. « Le directeur, Pierre Jeanrenaud, forme les jeunes gens en suivant une discipline saine et rigoureuse. Michel établit ses premières comparaisons entre l'enseignement public et l'école libre, ce qui, plus tard, lui donnera

matière à chanson. Á présent, son occupation quotidienne consiste à contourner ce milieu qui n'est pas le sien. Pour les élèves, la vie au collège du Montcel est assez stricte : on marche au pas, on lève les couleurs le matin…Une véritable éducation à l'anglaise. », soulignent Annie Réval et Caroline Réali dans leur livre. Au collège du Montcel, Sardou se lie d'amitié avec deux autres élèves qui effectueront, eux aussi, un beau parcours par la suite. D'abord, le comédien, auteur et metteur en scène Jean-Michel Ribes qui dirige aujourd'hui, avec succès, le théâtre du Rond-Point. Fils d'un grand commis de l'État et homme politique (Pierre Ribes, qui fut député, puis secrétaire d'État en charge des PTT dans le dernier gouvernement de Valéry Giscard d'Estaing entre novembre 1980 et mai 1981), Ribes se souvient que « Michel Sardou a toujours été en révolte. Il a un côté « Robin des Bois du collège ». Un jour, il avait fait le mur et était parti toute une nuit avant de revenir nous narrer ses exploits nocturnes. C'était un élève pas comme les autres, avec un très fort tempérament et qui ne se laissait pas faire…J'avais des bonnes relations avec Michel et je me souviens que ma première boum eut lieu chez ses parents, quand ils habitaient du côté de Montmartre. Il admirait beaucoup son père Fernand et il m'en parlait très souvent. Michel avait un côté rebelle, avec des positions contre toute forme d'autorité, mais ce n'était pas du tout un voyou. » L'autre ami au collège du Montcel se nomme Gérard Garouste, l'un des peintres, sculpteurs et graveurs français les plus

importants de notre époque et au rayonnement international. Garouste se remémore que « Michel Sardou est arrivé au Montcel un peu après moi, j'avais 10 ans et on s'est bien connus dans les petites classes jusqu'à l'âge de 16 ans environ. Il chahutait beaucoup et je n'étais pas en reste. Contrairement à certains de mes camarades, je ne garde pas un mauvais souvenir de cette période : j'étais plutôt content d'être dans cette pension, loin de ma famille. » Pour Michel Sardou, ce n'est pas vraiment le cas. Il ne s'habitue pas vraiment à la discipline quasi militaire de ce lieu et sa famille lui manque. Chaque été, il retrouve heureusement ses parents pour de longues vacances dans le magnifique village de Portes-en-Ré, au nord de l'Ile de Ré. On vit dans une grande caravane dans la forêt, à l'ombre des pinèdes, et tout près des plages et des marais. Le bateau, les vélos, les marées, l'air iodé et salé ou les oiseaux à profusion : tout plaît au jeune Michel qui oublie dans cet univers la rigueur et l'éloignement du collège du Montcel. Les Sardou visitent de temps en temps une autre famille d'artistes qui possèdent une belle villa avec un jardin rempli de pommiers : il s'agit de Pierre et Liette Nougaro, parents de Claude Nougaro. Quelques années plus tard, Michel Sardou fera aussi la connaissance, en 1960, du musicien et chanteur Pierre Billon, fils de la comédienne et chanteuse Patachou qui donne la réplique à ses parents dans l'opérette « L'impasse de la fidélité » sur les planches du théâtre A.B.C. Les deux hommes resteront très proches durant

plus de 20 ans avant de s'éloigner l'un de l'autre. Au début des années 1960, Fernand et Jackie Sardou prennent possession d'un cabaret, « Le Belzébuth », rue Lepic, en plein cœur de Montmartre. Ils rebaptisent l'endroit « Chez Fernand Sardou » et ce restaurant-cabaret ouvre officiellement ses portes le 7 septembre 1960. Pour les deux artistes, déjà surbookés niveau emploi du temps, ce lieu va nécessiter une implication quotidienne et fatigante. De son côté, Michel Sardou ronge son frein dans son collège de Jouy-en-Josas et ne rêve que d'indépendance. Pour s'évader, il écrit ses premières chansons tout en écoutant les nouvelles stars de la vague yé-yé qui inonde la France à partir de l'année 1962. Johnny Hallyday, Claude François, Sheila, Richard Anthony, Sylvie Vartan, Lucky Blondo, Vince Taylor, Les Chats Sauvages, Les Chaussettes Noires, Sacha Distel ou Frank Alamo : le temps de « Salut les copains » est arrivé ! Pendant ce temps, Fernand Sardou sort un disque de « tchatcha marseillais » avec les deux titres, « Le soleil sèche les figues » et « Arrête ton char, Ben-Hur », qui ne semble plus vraiment en phase avec les sixties. « Ces fringants artistes chassent les anciens à grand renfort de chansons anglo-saxonnes, adaptées, faisant trembler sur leur piédestal les chanteurs de charme de la décennie précédente, écrivent Annie Réval et Caroline Réali dans « Michel Sardou. L'ombre et la lumière »… »Elle est terrible », « Panne d'essence » et « Belles, belles, belles » en sont les fleurons et s'adressent à un public adolescent.

De l'autre côté de son transistor, Michel découvre, comme tant d'autres, Sheila, la petite marchande de bonbons qui secoue ses couettes. Il fredonne l'hymne de la SNCF, « J'entends siffler le train », susurré par le ténébreux Richard Anthony. Mais son préféré reste incontestablement ce garçon blond aux allures d'Américain, qui « twiste », se roule par terre et devient brusquement l'idole de toute une jeunesse… » (dans « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », publié aux éditions France-Empire en 2007). Cette vedette, c'est évidemment Johnny Hallyday. Michel a 16 ans quand il a l'occasion de rencontrer, pour la première fois, cet « Elvis Presley » made in France qui n'est âgé que de 20 ans. Cela se passe en Camargue, au cours de l'été 1963. Sardou rend visite à son père qui tourne dans le film « D'où viens-tu Johnny ? », réalisé par Noël Howard, à Saintes-Maries-de-la-Mer. Mais Johnny ne prête aucune attention à ce jeune fan, trop occupé avec sa partenaire et fiancée Sylvie Vartan, elle aussi à l'affiche de cette comédie axée autour du personnage d'Hallyday. Encore une fois, grâce à papa Sardou, Michel décroche un job de figurant et entraîne avec lui, son ami Gérard Garouste. Celui-ci se rappelle « qu'il y avait aussi le couturier Christian Lacroix, natif de la région, dans la figuration. On nous voit tous les trois, en train de boire un pot dans un café à côté de Johnny Hallyday. On s'amusait bien à cette période, c'était une ambiance de vacances, de drague et un jour Michel me dit : « Je suis content, j'ai montré mes chansons à Johnny et il

les a trouvés très bien ! Je l'ai regardé avec une grande surprise car il ne m'avait jamais dit qu'il souhaitait se diriger dans cette direction. » Alors qu'il pensait faire du théâtre comme ses parents, Michel choisit de s'orienter vers la chanson. Quand il écrit « Le dernier métro » qu'il veut faire écouter à Johnny Hallyday, il n'aura pour toute réponse de l'idole des jeunes qu'un gentil sourire et recevra une chemise de Johnny en cadeau. Contraint de rentrer au collège du Montcel après les congés d'été, l'élève Sardou n'est pas heureux même s'il ne garde pas un si mauvais souvenir que cela du pensionnat de Jouy-en-Josas : « Je rêvais à la fête illuminée des revues que jouaient mes parents. Pourtant, le collège était sympa. Le matin, on suivait les cours et l'après-midi, on faisait du sport : natation, rugby, athlétisme. On faisait même des rencontres internationales avec d'autres collèges étrangers. Moi, j'étais « international » de hockey sur gazon ! », raconta Sardou dans l'ouvrage « Je vole…en chantant » de Pierre Dampenon, paru aux éditions G.Cottreau. Mais Michel n'en peut plus. Certes, il obtient la première partie de son baccalauréat, avec difficulté, mais prépare en même temps un plan d'évasion secret. En compagnie d'un de ses camarades, il décide de fuir la France pour ouvrir un cabaret à Rio de Janeiro ! Direction l'aéroport d'Orly. Prévenus par le directeur du Montcel, les Sardou rattrapent de justesse leur fils et son compagnon, qui s'apprêtaient à monter dans l'avion. Pour Fernand et Jackie, l'affaire est grave. Plus ques-

tion de penser aux études pour ce garçon qui refuse par ailleurs de retourner au collège du Montcel. Une seule solution : embaucher le « garnement » dans le cabaret familial « Chez Fernand Sardou ». Au début, Michel fait office de serveur et de caissier, mais rapidement, le gamin de 17 ans s'essaie à la chanson sur la scène de la rue Lepic. Sardou commence par interpréter des titres de Jacques Brel ou de Johnny Hallyday. « Mourant de trac pour « le petit », Fernand et Jackie, les deux artistes chevronnés, sont stupéfaits de l'aisance de leur fiston. Pas de tâtonnement, il est chez lui sur scène, « né pour ça », et s'impose tout de suite. », lit-on dans l'ouvrage d'Annie Réval et Caroline Réali. Pour Michel Sardou, le chemin vers le succès s'ouvre devant lui, même s'il ne va pas être aussi facile qu'il aurait pu le croire…

PARTIE 2

EN ROUTE VERS LA GLOIRE

« Je suis passé dans tous les cabarets de Montmartre. J'ai chanté des chansons érotiques pour égayer le week-end de mon public, et des chansons poétiques intimes, le mardi soir, pour le côté culturel. J'étais payé 5 francs par passage et 10 francs les soirs de réveillon ! Quand j'ai débuté, je chantais aussi des sous-produits de Jacques Brel, j'étais très inspiré par les chansons à textes. Cela ne marchait pas. Un jour, je suis tombé sur un filon, comme les pionniers en trouvaient lors de la conquête de l'Ouest quand ils tombaient sur une mine. Ce filon, c'était un personnage un peu violent et sexy, qui m'a apporté mon public. », racontait il y a quelques années Michel Sardou dans le quotidien « France Soir », aujourd'hui disparu des kiosques. Tout en écumant les petites salles, proches de la Butte Montmartre, Michel se rend régulièrement au théâtre du Châtelet où son père Fernand a repris

son rôle dans l'opérette « Méditerranée » depuis le mois de juillet 1964. C'est dans les coulisses de ce haut lieu du spectacle qu'il tombe amoureux à 18 ans de Françoise Pettré, une danseuse du show, âgée de 22 ans. Belle, élancée et discrète, elle cède aux avances du fils Sardou et, très rapidement, le mariage est célébré à l'église Saint-Pierre de Montmartre. Au grand dam de Fernand et Jackie qui trouvent cette union trop immédiate, eux qui ont attendu près d'une dizaine d'années pour se passer la bague au doigt. Mais pour Michel Sardou, encore mineur à l'époque (la majorité à 18 ans ne sera votée qu'en 1974 avec l'élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence de la République), le temps de l'émancipation et de la liberté a sonné. Avec sa jeune épouse (dont il divorcera en 1976 et qui lui donnera deux filles, Sandrine, née en 1970 et Cynthia, née en 1973), il s'installe dans une chambre de bonne tout en s'inscrivant dans plusieurs cours d'art dramatique, dont ceux de Raymond Girard (où il se liera d'amitié avec une élève nommée Nicole Calfan), de Georges Chamarat ou d'Yves Furet où il rencontre des aspirants-artistes comme lui : Michel Fugain, Patrice Laffont, Roland Giraud ou Yves Rénier. Le futur interprète de « La java de Broadway » songea même à se présenter au concours du Conservatoire d'Art Dramatique de la rue Blanche où ont été formés, quelques années auparavant, des acteurs comme Jean-Paul Belmondo, Annie Girardot, Guy Bedos, Jean Rochefort, Bruno Crémer, Claude Rich, Françoise Fabian, Jean-

Pierre Marielle, Maria Pacôme, Michel Beaune, Pierre Vernier ou Michel Aumont. Une génération d'exception qui dominera le cinéma et le théâtre français à partir des années 1960. Finalement, Sardou ne se sentira pas à l'aise dans ces écoles de théâtre et il préfère concentrer ses efforts sur la chanson. On le voit sur les planches, très étroites, de lieux comme « Chez Patachou », « Le Tire-Bouchon » ou « Chez ma cousine » tout en assistant à la faillite du cabaret familial « Chez Fernand Sardou ». L'associé et ami de la famille, un dénommé Charlot, décide d'arrêter les frais, entraînant la banqueroute de la petite entreprise. Pour faire bouillir la marmite, Michel fait un peu de cinéma avec de courtes prestations dans « Paris brûle-t-il ? » de René Clément (en compagnie de Michel Fugain et aussi de Patrick Dewaere, Sardou campe un résistant tué par les nazis) et dans la comédie « Le lit à deux places » signée Jean Delannoy et dont les vedettes sont Michel Serrault, Sylvia Koscina, Jacques Charron et Jean Richard. Pourtant, ce qui importe le plus pour Michel reste la chanson. Avec Michel Fugain, fils d'un médecin et venu de Grenoble, et Patrice Laffont, héritier du grand éditeur de livres Robert Laffont, les journées sont consacrées à l'écriture de textes et à la composition. Quand l'opportunité d'une audition à la maison de disques Barclay se présente, Michel Sardou s'y plonge sans hésitation, accompagné par Michel Fugain à la guitare. Comme l'écrivent nos consoeurs Annie Réval et Caroline Réali dans leur excellent document « Michel Sardou.

L'ombre et la lumière » (paru aux éditions France-Empire en 2007) : « Á cet instant, rien ne permet au directeur de casting d'envisager qu'il se trouve devant « deux nouvelles stars », aucune étincelle de génie n'anime le jury. Et pourtant, ces deux-là auront devant eux un bel avenir… Michel Sardou est « signé » » par Régis Talar, co-directeur artistique des éditions Marine (appartenant à Eddie Barclay). Entre Talar et Sardou, le courant passe bien. Un autre chanteur y fait aussi ses classes, il s'appelle Jacques Revaux. C'est un battant, il compose, possède une belle voix qu'il prête au personnage de Maxence dans le film « Les demoiselles de Rochefort »…(extrait, page 31). Sous contrat désormais avec la maison Barclay, le jeune Sardou songe dans un premier temps à créer des paroles pour d'autres artistes avant de se lancer lui-même. Et à la fin de l'année 1965, Michel Sardou sort son premier 45 tours avec quatre titres comme c'est l'usage à l'époque : « Le madras », « Les arlequins », « Je n'ai jamais su dire » et « Il pleut sur ma vie ». Sur une musique de Michel Fugain, la chanson « Le madras » est diffusée sur les ondes radiophoniques et les textes de Sardou semblent coller à l'air du temps : « Portez du madras et des cheveux longs / Aimez les Beatles et même Ursula / Ayez l'air de filles étant des garçons / Dansez chez les Grecs, la valse connaît pas / Et vous serez dans le vent / Et vous serez dans le vent ». En dépit de sa nouveauté, le disque ne décollera pas dans les ventes et la société Barclay compte plus sur ses

grandes vedettes (Charles Aznavour, Jacques Brel, Jean Ferrat, Dalida ou Léo Ferré) pour remplir les tiroirs-caisses. Mais Eddie Barclay a une stratégie avec les nouveaux talents : signer des contrats de deux ou trois ans et produire cinq ou six disques afin de leur permettre de s'installer sur la durée. Et pour tirer le meilleur de ses poulains, Barclay a mis au point des séminaires d'auteurs-compositeurs, dirigés par Léo Missir, directeur artistique chez Barclay, et Pierre Delanoë, ancien inspecteur des impôts reconverti, avec succès, dans l'écriture de textes (principalement pour Gilbert Bécaud, dont Sardou dira plus tard : « C'est le chanteur français le plus sous-évalué. Il avait vingt ans d'avance sur les autres. Sa chanson « Nathalie », coécrite avec Delanoë, c'est un chef-d'œuvre ! »). Durant ces réunions de travail, qui se déroulent dans de jolis châteaux en Touraine (le château d'Artigny) ou dans le Val-d'Oise (celui de Chaumontel), Michel Sardou retrouve des paroliers et musiciens comme Vline Buggy, Jean-Pierre Bourtayre, Ralph Bernet, Patrick Larue ou Jacques Revaux. C'est avec ce dernier que Sardou a le meilleur feeling et les deux hommes collaborent intensément comme l'a expliqué Jacques Revaux dans le livre « Notes » du duo Achard-Bénichou : « En fait, on aboutissait à cinquante ou soixante chansons, et près d'une dizaine était enregistrée à chaque fois. C'est ainsi que j'ai écrit « Petit ». Je me souviens d'un matin à Chaumontel où l'on s'est fait monter, Michel et moi, des œufs brouillés et du caviar, c'était vraiment la fête ! Il y avait deux ou

trois pianos, des guitares. On travaillait six heures par jour en moyenne, en allant voir régulièrement ce que les autres faisaient à côté, mais certains « trichaient » un peu et arrivaient là avec des départs de chansons, livrant donc six à huit titres à la sortie, à l'heure où Eddie Barclay ramassait les copies, alors que nous, qui jouions le jeu, nous en faisons trois en moyenne ! C'était une expérience formidable, que j'ai d'ailleurs reproduite plus tard dans notre maison de disques Trema, sous une forme différente, en invitant plusieurs fois en séminaires toute l'équipe de Sardou. » Eddie Barclay suit de près ce jeune artiste de 19 ans et pour le magnat du disque, disparu en mai 2005 à l'âge de 84 ans, il était logique d'offrir tous les moyens aux créateurs pour s'imposer : « J'ai passé ma vie à analyser mes intuitions, confia Barclay à Annie Réval et Caroline Réali, à les attendre, promenant sans cesse quelques contrats avec moi pour le cas où, dans la convivialité d'une fête, le hasard me permettrait de rencontrer un artiste. Ils étaient nombreux, à cette époque, ces chanteurs qui me faisaient vibrer, qui me donnaient tant de plaisir. En général, on suggère toujours aux débutants de prendre leur temps. On ne peut pas monter une carrière en trois mois, ce n'est pas envisageable, les gens ne vous respectent pas. D'ailleurs, le public ressent très bien qu'une chanson à succès est passagère. Au début des disques Barclay, je proposais aux chanteurs un contrat de trois ans. Certains étaient affolés et se sentaient un peu trop liés. Je leur disais : « C'est faux, vous

n'êtes pas enchaînés. Si vous avez confiance dans la maison, vous devriez vous engager non pas trois ans, mais sept ans ! » (dans « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », paru aux éditions France-Empire en 2007, page 35). Après un premier passage dans une émission de télévision le 1er mars 1966, Michel Sardou revient dans les bacs des disquaires avec son nouveau 45 tours, comprenant quatre titres à savoir « Dis Marie », « Les beatniks », « Si je parle beaucoup » et « Les filles d'aujourd'hui ». Toujours pas de succès commercial à l'horizon, d'autant plus que les grandes stations de radios ne diffusent pas ses chansons. Néanmoins, Sardou est engagé pour chanter en première partie de François Deguelt, à l'affiche de Bobino au printemps 1966. Il se produira durant quinze jours jusqu'à ce que l'armée se rappelle à son bon souvenir pour effectuer son service militaire. Deux gendarmes viendront le chercher à la fin de son récital bobinesque : « La jeune recrue enrage ! Pendant ses permissions, le garçon se dépense, sans jamais demander d'aide à ses parents. Il a sa fierté, mais c'est toujours le point mort. Malgré un passage dans « Discorama », l'émission de Denise Glaser, rien n'y fait. Cependant, en dépit de sa jeunesse, Michel ne jette pas l'éponge : il est le dernier d'une longue lignée d'entêtés et ne sera pas le premier Sardou à baisser les bras ! », remarque le tandem Annie Réval-Caroline Réali en page 39 de leur livre, publié chez France-Empire en 2007. Et de rajouter : « Pourtant, ce départ de Bobino, entre deux représentants de l'armée venus le

chercher, manu militari pour l'emmener dans la cour de la caserne, n'arrange pas ses affaires. Dix-huit mois de Service National ! Le jeune homme avait simplement enterré ce détail dans son subconscient ! Suite à une erreur d'adresse, sa convocation ne lui était jamais arrivée, et Michel, qui avait déjà espéré, sans succès, la réforme lors de ses « trois jours », ne s'était pas manifesté, pensant ainsi échapper aux instances militaires. On imagine sa déconvenue… » (source : « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », chez France-Empire). Mais le soldat Sardou pourra effectuer ses classes à la caserne de Montlhéry, en région parisienne, et retrouver son épouse Françoise chaque soir. Lors d'une de ses permissions, Michel se présente au concours de « La Rose d'Or » d'Antibes avec sa chanson, « Le visage de l'année » (qui figure dans son troisième 45 tours avec les autres titres, « Mods et rockers », « Raconte une histoire » et « Les 200 jours »). C'est Jacqueline Dulac qui l'emportera avec « Ceux de Varsovie » et Sardou croisera d'autres candidats qui deviendront célèbres comme Michel Polnareff (vainqueur du Prix spécial de la critique avec « Love me, please love me »), Michel Delpech, Éric Charden ou Bernard Tapie. Mais la carrière de Sardou ne décolle toujours pas. Alors que des jeunes comme Christophe, Hervé Vilard ou Jacques Dutronc caracolent en tête des hits-parades, le fils de Fernand et Jackie voit le train de la notoriété passer devant lui sans qu'il ne puisse y monter. Pour gagner sa vie, il frappe aux portes de toutes les salles et caba-

rets parisiens. Et il sent bien que la patience de la maison Barclay risque de s'épuiser si les ventes ne proviennent pas. Avec la sortie de son quatrième 45 tours, en 1967, Sardou va commencer à changer le cours de son destin. Outre « Les moutons », « Merci Seigneur » et « Le train de la dernière chance », le jeune chanteur écrit un texte intitulé « Les Ricains ». Il s'agit d'une chanson qui ne mâche pas ses mots et vise la décision du général de Gaulle, alors chef de l'État, de renvoyer les troupes américaines de l'OTAN afin de protester contre l'engagement militaire des USA au Vietnam. « Si les Ricains n'étaient pas là / Vous seriez tous en Germanie / Á parler de je ne sais quoi / Á saluer je ne sais qui », chante Michel Sardou qui se souvient : « C'était une époque très manichéenne, il fallait être de gauche ou de droite, or nous étions peu nombreux à occuper la rive droite. Et le malentendu a commencé avec « Les Ricains ». Certains m'ont taxé de fasciste, alors qu'il n'y avait pas de quoi mettre le feu aux poudres. Les Américains ont libéré la France, non ? Le comble, c'est que cette chanson ne m'était pas destinée. Eddie Barclay m'avait demandé d'écrire des textes pour Alain Delon. J'adore Alain, c'est le parrain d'un de mes fils, mais je ne l'ai jamais imaginé en chantant. Avec le compositeur Guy Magenta, nous avions imaginé « Les Ricains ». Je l'ai chantée au piano devant Alain. Cela ne lui convenait pas, alors je me suis dit : pourquoi, pas moi ? » (propos parus dans le quotidien « Le Figaro », le 10 février 2012). La polémique va battre son plein et on déconseille,

en haut lieu, de ne pas diffuser ce titre sur les ondes radiophoniques. Pourtant, ce mini scandale paraît bénéfique pour Michel Sardou puisqu'elle fait parler de lui. L'affaire ne plaît pas à Eddie Barclay, qui craint des foudres gouvernementales ou fiscales et il semble éprouver de moins en moins d'intérêt à ce rejeton d'artistes qui lui coûte plus qu'il ne lui rapporte. Nous sommes en été 1968 et Sardou n'a toujours pas rejoint la cohorte de vedettes du microsillon. Il part donc en tournée dans un spectacle dont les têtes d'affiche se nomment Enrico Macias (qui caracole en tête des ventes avec des tubes comme « Enfants de tous pays », « Les filles de mon pays » ou « Paris, tu m'a pris dans tes bras »), la chansonnière Suzanne Gabriello, l'imitateur Jean-Pierre Denys et les fantaisistes Les Trois Frères. Quand au printemps 1969, il a rendez-vous avec Barclay pour faire un point sur son contrat et la suite de sa carrière, Michel Sardou n'en mène pas large. Ses trois nouveaux 45 tours (« Petit », « Si j'avais un frère » et « Nous n'aurons pas d'enfants ») n'ont toujours pas emballé les acheteurs. Barclay fait ses comptes concernant le dossier Sardou : 28 chansons en trois ans, sans oublier les titres écrits pour d'autres artistes et pas de bénéfices au final. La coupe est pleine : pas de renouvellement de contrat pour Michel Sardou, qui a 22 ans. On murmure dans la profession qu'Eddie Barclay aurait justifié sa décision à l'époque par un cruel : « Sardou n'est pas fait pour ce métier.» Barclay expliquera plus tard : « J'avais signé avec lui, parce que je l'avais

trouvé vraiment doué. Sa voix me semblait très bien, ses chansons intéressantes. J'y ai cru, je lui ai laissé du temps, mais ça ne venait pas, alors, il est parti. Ce qui est extraordinaire, c'est que pour le disque suivant qu'il a signé chez Philips, il en a vendu des millions. Ce sont les risques du métier ! » (extrait de « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », page 44, paru aux éditions France-Empire en 2007). Pour Michel, le coup est rude, tant artistiquement que financièrement. Sans maison de disques, il lui faut vite rebondir sous peine de passer définitivement à la trappe. Grâce aux contrats de danseuse de son épouse Françoise, Sardou parvient à joindre les deux bouts mais la liquidation du cabaret familial lui cause d'autres soucis. Sa mère Jackie doit accepter un emploi de serveuse pour subvenir aux besoins de son ménage avec Fernand, celui-ci ayant dû considérablement ralentir son rythme de travail à la suite d'un infarctus. Déprimé et ayant un peu perdu ses illusions, il annonce à ses amis, le compositeur Jacques Revaux (à qui on doit, entre autres, la musique du standard mondial, « Comme d'habitude ») et le directeur artistique Régis Talar qu'il quitte le show-business. Jacques Revaux se souvient : « C'était en mai 1969 et je sortais d'un séjour à l'hôpital, après un grave accident lors d'une soirée en discothèque qui m'avait brûlé le visage au second degré. Michel arrive et nous dit : j'arrête de chanter, on écrit des chansons et on les vend à des vedettes ! Avec Régis Talar, on s'est tout de suite opposé à sa décision de tout abandonner

uniquement parce que la maison Barclay l'avait mis dehors. On lui a expliqué qu'il faisait tout simplement partie d'une « charrette » en raison de ses mauvaises ventes, mais que cela ne remettait pas en cause son talent et sa personnalité. Au début, il ne voulait rien savoir et puis finalement, il s'est exclamé : bon, je veux continuer comme chanteur, mais à condition que vous vous occupiez de ma carrière. On lui a répondu : ok, on va te prendre en charge, nous allons te produire ! » Cette réunion bouleversera le cours du destin et du parcours de Michel Sardou, comme ceux de Jacques Revaux et Régis Talar. En fait, Sardou veut marquer durablement la chanson française. Dès cette période, il est nettement plus sous influence des grands auteurs comme Charles Trénet, Jacques Brel, Gilbert Bécaud (via ses paroliers Pierre Delanoë, Louis Amade et Maurice Vidalin) ou Jean Ferrat que des idoles des yé-yé. Et surtout, il ne cache pas son admiration pour Charles Aznavour et son ami Michel Drucker disait au sujet de Sardou au milieu des années 1980 : « Je pense que Michel fera une carrière à la Aznavour : une formidable carrière de chanteur longue, solide, doublée d'une grande carrière d'acteur. N'oublions pas qu'Aznavour a fait plus de trente films ! Dans le registre de la chanson populaire de qualité, je pense sincèrement que Michel est le successeur naturel de Charles Aznavour. » Avant de poursuivre l'histoire personnelle et artistique de Michel Sardou, il nous semble judicieux de vous proposer la story de celui que l'interprète de «Musulmanes» con-

sidère un peu comme un modèle et une référence : Charles Aznavour. Nous avions publié ce portrait dans les pages du magazine « Spécial Biographie », paru en février 2011 : « C'est le dernier monstre sacré de la chanson française. Á 86 ans, il affiche une longévité hors du commun avec 70 ans de carrière, près de 700 chansons et des dizaines de rôles au cinéma. Aznavour ou le fabuleux parcours d'un gamin de Paris, d'origine étrangère, qui a atteint les sommets de son art en dépit des obstacles, des critiques et des tempêtes. Aznavour ou l'histoire d'un artiste qui se conjugue avec celle de la France. Ils ont échappé au génocide. Modeste couple d'émigrés arméniens, les Aznavourian arrivent à Paris sans bagages. Le père Mischa est chanteur baryton au sein de petites troupes, la mère Knarr joue la comédie dans des pièces de boulevard. Ils donnent naissance à une petite fille Aïda, et deux ans plus tard, le 22 mai 1924 précisément, c'est un garçon qui vient au monde. Lorsque Mischa déclare le bébé, il veut l'appeler Shahnourch, mais la secrétaire de mairie, sans doute trop pressée, préfère écrire Charles. Voilà comment débute la vie de celui qui, à 11 ans, ôte les trois dernières lettres de son nom de famille pour devenir Charles Aznavour. Celui qui reste l'ambassadeur de la chanson française, celui qui chante l'amour «comme on le ressent, comme on le fait et comme on le souffre» comme le disait son ami Maurice Chevalier.

Le petit Charles n'est pas un enfant comme les autres : il monte sur scène et fait le show avant

même d'entrer dans une salle de classe. A 3 ans, il entonne une récitation en arménien lors d'un petit spectacle et est vivement applaudi. « C'est (là), devant un public d'émigrants, que j'ai attrapé le virus qui depuis ne m'a plus jamais quitté », confie-t-il, ému, dans «Le Temps des Avants » (publié en 2003 chez Flammarion). Le virus de la chanson. Sa petite bouille est irrésistible lorsqu'à 6 ans à peine, il imite la démarche de Charlie Chaplin et la voix de Félix Mayol. Il a le culot incroyable d'écrire une lettre bourrée de fautes d'orthographe à un directeur de théâtre, Pierre Humble, pour lui demander de devenir comédien. De sa scolarité, il retient surtout les soirées à courir les auditions. Charles accumule les petits rôles : il danse sur la scène du vieux Trocadéro, joue un enfant noir dans une pièce au Studio des Champs- Élysées et interprète Henri de Navarre au Théâtre Marigny. A 11 ans, il fréquente déjà de grands comédiens de l'époque comme Jacques Dumesnil ou Lucienne Bogaert et rapporte assez d'argent pour aider ses parents. Avec sa sœur, il se passionne pour la musique et s'essaie avec la même facilité, tantôt au violon, tantôt au piano. Il compose avec elle une première chanson, intitulée «L'auto de Monsieur Berlingot» et apprend par cœur les grands succès de l'époque ainsi que les noms de leurs interprètes. D'une curiosité sans limite, l'enfant voit huit à dix films par semaine et dévore les gazettes qu'il vend de temps à autre. « C'est comme ça que j'ai forgé ma voix, en vendant des journaux à la criée ! », aime-t-il raconter. Trop jeune pour

concourir à des radios crochets, il se produit dans de petits cafés-concerts et ses prestations sont déjà remarquées. Aznavour sait déja se mouvoir, chante juste et attire tous les regards. Il a 15 ans lorsque la guerre éclate. Devenu un vrai titi parisien à l'accent prononcé, Charles porte ses cheveux longs sur la nuque et fume des gitanes. Engagé dans l'armée puis fait prisonnier, il s'évade en 1941 et revient, fatigué mais souriant, prêt à reprendre là où il s'est arrêté. Sa sœur est déjà sur scène tous les soirs et elle est engagée comme chanteuse dans une crêperie parisienne. Charles la rejoint parfois et échange quelques notes de musique contre la note du restaurant. C'est là qu'il rencontre son premier amour : Micheline Rugel. Elle a 17 ans, un joli sourire et des cheveux blonds. A la Libération, le bonheur est tel que Charles la demande en mariage en 1945. Á la même époque, il rencontre, dans un club, un jeune homme gominé aux lunettes rondes de 23 ans, Pierre Roche, avec qui il forme le duo Roche-Aznavour. La future star de la chanson se découvre alors un vrai talent d'écriture, lui qui arrêta l'école en primaire ! Il écrit la chanson «J'ai bu» et la propose sans succès à Yves Montand avant d'être acceptée par Georges Ulmer, vedette de l'époque. Et Juliette Gréco obtient un grand succès avec «Je hais les dimanches» que lui offrira Aznavour en 1952. Sa personnalité et son style plaisent à d'autres comme Charles Trénet, l'éditeur Raoul Breton et surtout Edith Piaf. Après une émission radio en public en 1946, «La môme» n'a d'yeux que

pour le jeune homme et l'invite à boire un verre en tête à tête, puis l'introduit dans son cercle intime. Même si Aznavour n'arrive pas à la tutoyer, une grande amitié unira les deux artistes. Une relation amicale et rien d'autre. Il vivra plusieurs années dans l'hôtel particulier de Piaf, à côté du bois de Boulogne, jouant le rôle de confident, de souffre-douleur, de compositeur ou d'assistant. L'année suivante, Aznavour chante au Palladium, dans le quartier de la Bastille quand un coup de téléphone l'informe que Micheline vient d'accoucher : il est papa d'une petite fille, Patricia-Seda. Mais pas le temps de rester auprès du bébé car le duo Roche-Aznavour rencontre un vrai succès. Le tandem enregistre ses premiers disques, dont le tube «Le feutre taupé», et entame une tournée internationale.

Pourtant, Aznavour se sent seul. Même s'il a le bonheur d'être à nouveau père, d'un petit garçon cette fois, prénommé Charles, son mariage bat de l'aile et son duo avec Roche a vécu. L'artiste ne sait plus comment retrouver sa fougue et sa créativité d'antan. C'est Edith Piaf qui va lui donner des conseils décisifs : revenir définitivement en France, divorcer et surtout commencer une carrière en solo. Aznavour applique ces recommandations à la lettre et aura besoin du soutien de son amie car le public et les professionnels ne vont pas être tendres avec lui lors de ses premières prestations.

Lorsque le chanteur assure en 1955 la première partie de Sidney Bechett à l'Olympia, il a 31 ans. Les critiques pleuvent, comme celle-ci,

sans doute la plus implacable de toutes : «Nous avons eu la primeur d'une apparition qui nous a ramené au temps de l'imagerie monstrueuse, aux siècles de Quasimodo et des mystères de Paris. En voyant et en entendant ce monsieur Aznavour, nous nous sommes demandés : pourquoi ne pas chanter avec une jambe de bois ?». Le milieu de la chanson ne sait pas reconnaître l'originalité de l'artiste et ne voit en lui qu'un fils d'immigré au timbre éraillé. «Avoir la prétention, avec un tel physique et une telle voix, de se présenter devant le public est une pure folie… De la part de cet artiste, cela prouve une totale inconscience », peut-on lire dans les journaux de l'époque. Sa voix cassée est tellement sujette aux railleries que Carmen Tessier, la chroniqueuse-vedette de «France Soir» le surnomme cruellement, «Charles l'enroué vers l'or ». Et c'est encore une femme qui va lui donner la force de surmonter les sarcasmes. Séparé de Micheline, il tombe sous le charme d' Evelyne Plessis, une superbe chanteuse de cabaret qui n'approuve pas la vie débridée d'Edith Piaf. Pour lui plaire, Charles quitte donc le domicile de la chanteuse, où il vivait, et s'installe dans un hôtel du boulevard Saint-Germain. Son deuxième mariage est célébré dans la plus stricte intimité en 1955, alors qu'il commence à être reconnu. Europe 1 et RTL commencent à diffuser ses chansons en boucles et il se produit au music-hall l'Alhambra. Le soir de la première, en 1957, un public glacial lui fait face. Après avoir interprété son nouveau titre «Je m'voyais déja», les spectateurs restent immobiles.

Charles quitte la scène, dépité. Envahi par le stress et la déception, il envisage l'espace d'une seconde de tout abandonner. Mais lorsqu'il revient saluer, c'est un triomphe ! Tout le monde se lève et honore l'artiste par des applaudissements nourris. Charles Aznavour a gagné la partie, il a 33 ans. Chaque soir, des personnalités assistent à son tour de chant et il reçoit une multitude de télégrammes d'encouragement. Ses premiers illustres fans se nomment Yves Montand, Simone Signoret, Jean Cocteau, Annie Cordy et ses amis Charles Trénet et Edith Piaf, toujours fidèles. C'est l'époque où il se fait refaire le nez sur les conseils de Piaf, coupe ses cheveux et achète une panoplie de costumes noirs avant de remonter sur la scène de l'Olympia, avec Dalida et les Peter Sisters en première partie. Ses disques se vendent, ses chansons deviennent incontournables, les médias se l'arrachent. Sur les plateaux de télévision, il bat la mesure à chaque mélodie qui résonne, la musique l'habite et ne le quitte jamais. Dans l'émission «Cinq colonnes à la Une », Pierre Dumayet lui parle de nouveau de sa «voix cassée terne et sans relief». Charles Aznavour se met alors au piano et montre sur le clavier l'étendue d'octaves que sa voix peut couvrir. Sa démonstration fait mouche et sa voix devient son véritable atout. Mais si son parcours artistique est en pleine expansion, sa vie privée ne l'épargne pas. Après la naissance de Patrick (un fils qui mourra à l'âge de 25 ans), il divorce d'Evelyne. Charles, à nouveau célibataire, ne se repose pas sur ses lauriers et se lance à corps

perdu dans le travail pour réaliser son autre rêve : devenir comédien. Son premier film, «Une gosse sensass» de Robert Bibal est une véritable révélation. Aznavour y joue un chanteur de charme et les critiques sont chaleureuses : «Il chante admirablement. Son manque d'expérience devant la caméra est bien excusable », commente «L'Index de la Cinématographie Française». Il joue ensuite dans «La tête contre les murs» qui obtient en 1959 le Grand Prix de l'Académie du Cinéma. Fort de ce succès, il tourne dans les films de Jean-Pierre Mocky «Les dragueurs» et «Les vierges», brille dans «Tirez sur le pianiste» de François Truffaut et incarne le personnage principal dans «Le passage du Rhin» d'André Cayatte. Les propositions de scénarios affluent et, dans la famille du cinéma, ses nouveaux amis sont l'acteur Lino Ventura avec qui il tournera «Un taxi pour Tobrouck», le réalisateur Denys de la Patellière et le dialoguiste Michel Audiard. Il tourne une moyenne de 5 films et enregistre un album chaque année. Il cherche l'inspiration partout, écrit «Tu t'laisses aller» sur un coin de table après déjeuner et compose la mélodie de «La bohème» en quelques minutes… Travail et obstination ont fini par payer : après plus de 20 ans de carrière, Charles devient à 36 ans l'un des numéros un du spectacle français, cumulant les talents de chanteur, auteur-compositeur et acteur. Durant les années 60, il crée quelques uns des classiques de la chanson française comme «La mamma », «Hier encore», «Sur ma vie», «Il faut savoir», «Les comédiens», «Emmenez-moi», «Et

pourtant», «Trousse-chemise», «Après l'amour », «Paris au mois d'août» ou «Que c'est triste Venise». Avec son beau-frère Georges Garvarentz, il écrit pour Johnny Hallyday ou Sylvie Vartan, les nouvelles idoles des années yéyé. Le cinéma aussi le réclame, et de nombreux metteurs en scène comme Sergio Gobbi, Claude Chabrol, Claude Lelouch ou Elie Chouraqui, lui donneront des rôles à sa mesure.

En 1963, il s'attaque pour la première fois à l'Amérique. Sa venue est un triomphe : jamais accueil n'avait été aussi chaleureux dans la nation du show-business ! Un magazine titre sur le ton de l'humour : «Aznavour se fait des amis plus vite que De Gaulle des ennemis ». Bob Dylan se prend d'affection pour le chanteur : «Ce que j'ai vu de plus beau sur scène, c'est Charles Aznavour». Liza Minnelli, fille de la comédienne Judy Garland, est aussi une grande admiratrice de son travail : «C'est une sorte de reporter de la chanson. Il rencontre quelqu'un, il l'observe, il le comprend. Il en fait une chanson ». Son public est désormais planétaire. Devenu une vedette internationale, Aznavour fait la connaissance de sa troisième et dernière épouse, la suédoise Ulla Thorsell, dans une boîte de nuit à Saint-Tropez. Ayant reçu la bénédiction de son amie la chanteuse Régine qui lui confie «C'est une fille comme ça qu'il te faudrait», il dit oui à Ulla d'abord à Las Vegas en 1967, puis devant le Tout-Paris en 1968 à l'église arménienne. Trois enfants naîtront de cette troisième et dernière union : Katia, Mischa et Nicolas. Mais les années

70 vont faire entrer le chanteur dans la rubrique judiciaire.
Résident suisse dans la ville de Crans-sur-Sienne depuis 1972, Charles Aznavour est soupçonné par l'administration fiscale d'avoir déménagé en Suisse uniquement pour des raisons financières afin de ne pas s'acquitter de l'impôt. Inculpé de fraude fiscale, il va affronter la justice française durant de longues années, subissant même l'affront d' un mandat d'amener international alors qu'il se trouvait aux USA. Lors de son procès qui ne se déroula qu'en 1977, il n'hésitera pas à apostropher la présidente du tribunal : «La France devrait me remercier pour tous les milliards que j'ai fait rentrer dans ses coffres ! Savez-vous que je suis le seul chanteur au monde à se produire dans 78 pays ? Je chante même en Finlande, qui d'autre le fait en Finlande ? Toute ma vie, j'ai travaillé dur !...En France, on taxe les artistes et les créateurs comme si on voulait les faire crever». Grâce à la défense de son avocat Maître Hayot et sa combativité, Aznavour sera relaxé mais écopa, quelques mois plus tard, d'une peine d'1 an de prison avec sursis et d'une amende de 3 millions de francs de l'époque dans un autre dossier. Une épine à jamais plantée dans le cœur du chanteur. Malgré cette tempête, Aznavour a poursuivi son extraordinaire carrière dans les années 70-80 où les succès comme «Les plaisirs démodés», «Comme ils disent», «Camarade», «She» ou «La baraka» ont succédé aux concerts dans le monde entier. Et depuis le terrible tremblement de terre en Arménie de 1988

qui causa la mort de près de 30000 personnes, Charles Aznavour s'est fortement impliqué dans le soutien et le développement du pays de ses parents. Aujourd'hui, intronisé comme «le pape de la chanson française» et devenu la référence de toute une génération de nouveaux chanteurs, Aznavour passe la plus grande partie de son quotidien en Provence, où il cultive des oliviers, tout en continuant à se produire sur scène. Mais la chanson et l'écriture restent ancrées en lui et son rapport avec le public reste très fort. Comme il l'écrit dans «Aznavour L'intégrale» (paru chez Don Quichotte) : «J'ai réussi à m'approcher de la pensée de mes contemporains, à les faire sourire, rêver, se souvenir, à les bousculer aussi par mes audaces. Mais c'était toujours en enveloppant mes paroles de papier de soie.»

Comme celle de Charles Aznavour, la carrière de Michel Sardou a démarré difficilement. Et comme le trajet de l'interprète de « La bohème », il va emprunter ensuite les routes victorieuses. En signant le 3 septembre 1969 son contrat avec Jacques Revaux et Régis Talar, Sardou devient le premier artiste de la nouvelle société de production de disques Trema (Talar Revaux Éditions Musicales Associés) dont Revaux a narré la création dans l'ouvrage de nos consoeurs Annie Réval et Caroline Réali, « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », paru aux éditions France-Empire en 2007 : « Á cette période, j'étais passé chez un homme d'affaires qui s'occupait de mes impôts. Il nous avait dit : il faut que vous montiez une

société. Alors, on a monté une société, tout bêtement pour récupérer la TVA ! Avec Régis Talar, on imagine un sigle « Tréma, deux points c'est tout », alors que le tréma, c'est autre chose… Bref, on crée notre marque de disques au mois de juin 1969 sans avoir de contrat, en commençant par dépenser -si j'ose dire- mes premiers deniers, puisque Régis était un pauvre salarié (bien maigrement salarié) des éditions d'Eddie Barclay. De mon côté, je demande à la SACEM l'avance d'une année sur mes droits d'auteur, remboursables sur deux ans. » (extrait, page 47). Mais le label Trema doit impérativement trouver une grande maison de disques pour assurer la commercialisation et la distribution de son futur catalogue. Grâce à Gérard Davoust, alors directeur artistique chez Phonogram (filiale du géant Philips) et manager d'Enrico Macias, ami d'enfance de Régis Talar, le deal se fait entre Trema et Phonogram-Philips. C'est avec le 45 tours « América, América » et « Monsieur le Président de France » que Michel Sardou effectue ses premiers pas sous la bannière Trema. Pour le chanteur, ces deux titres marquent une sorte d'adhésion à l'Amérique qui provoque encore quelques remous en cette fin d'année 1969, comme le montre cet extrait d'une de ces deux chansons : « Monsieur le Président de France / Je vous écris du Michigan / Au nom d'un homme qui pour Avranches / N'a traversé qu'un océan / N'a traversé qu'un océan / Dites à ceux qui brûlent mon drapeau / Qu'en souvenir de ces années / Ce sont les derniers des salauds. » Pour

travailler avec Sardou, le duo Revaux-Talar fait appel au compositeur Pierre Billon, ami de Michel, et à la parolière Vline Buggy à qui on doit de nombreux succès tant pour Johnny Hallyday (« Le pénitencier », « La bagarre ») que pour Claude François (« Belles, belles, belles », « Si j'avais un marteau ») ou Hugues Aufray. Alors que le disque « América, América » se vend à une cinquantaine de milliers d'exemplaires, l'année 1970 démarre en fanfare. Le nouveau Sardou sort chez les disquaires et contient deux tubes : « Les bals populaires » en face A et slow « Et mourir de plaisir » en face B. Résultat : un disque d'or et le Grand Prix de la SACEM. La voie royale s'ouvre pour le fils de Fernand et Jackie : du 4 au 22 février 1970, il chante dans le spectacle d'Enrico Macias, se produisant juste avant l'imitateur André Aubert et la ravissante Michèle Torr qui s'est souvenue de cette prestation dans « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », l'ouvrage d'Annie Réval et Caroline Réali : « Je passais en vedette américaine et Michel en vedette anglaise. Jacques Revaux, en coulisses avec nous, faisait les chœurs. J'ai encore à l'esprit le succès de Michel ! Il faisait un malheur avec trois chansons, trois « boulets » pour son passage. C'était le « tabac » de la soirée. Le soir de la générale, comme nous étions tous les deux assez traqueurs, Bruno Coquatrix, le patron de l'Olympia, nous tenait compagnie. Il essayait de nous remonter le moral et de nous « supporter ». Michel nous rappelait les propos de son père : « De toute façon, les soirs de générale, ça ne

marche jamais… ! » Nous qui avions le trac, ça nous faisait encore plus peur ! Et Coquatrix, plein de bonne volonté, rétorquait : « Mais non, Michel, ton père a toujours obtenu un triomphe. Ne t'inquiète pas … ! » (extrait, page 57, aux éditions France-Empire). Sardou commence alors ses premiers galas en province, avec un concert à Saint-Hilaire, une petite bourgade entre Carcassonne et Limoux, dont les habitants raffolent des « Bals populaires ». Au cœur de cette France profonde et ancrée dans une popularité de tous les instants, Michel Sardou va puiser la grande légion de ses centaines de milliers de fans qui ne l'abandonneront jamais. Pendant que Jacques Revaux et Régis Talar mettent sur pied la société de disques Trema pour en faire une véritable compagnie de distribution (en se passant ainsi des services de Phonogram-Philips qui ne veut pas payer d'avance, ce qui assurera l'immense fortune du trio Sardou-Revaux-Talar), le chanteur accumule les scènes et les tubes. Il n'a pas encore 23 ans quand l'Olympia lui offre la vedette américaine de Jacques Martin entre le 12 et le 25 octobre 1970. Un succès incroyable ! Et tellement important que Bruno Coquatrix lui propose plusieurs dates en tête d'affiche, cette fois, pour l'année 1971. Tout jeune papa, Sardou ne peut que savourer son plaisir qui va en grandissant en alignant trois énormes hits dans le classement des ventes : « J'habite en France », « Le rire du sergent » et « Je t'aime, je t'aime ». On l'invite sur tous les plateaux de télévision et, le soir, on peut le croiser avec une jeune femme

blonde, Elisabeth Haas, surnommée Babette, et qu'il a croisé dans une discothèque. Mais toujours marié avec Françoise, le chanteur ne se résoudra à épouser la jolie Babette qu'en 1977, après avoir divorcé de sa première femme. Suivant à la lettre les conseils du tandem Revaux-Talar (« faire simple et laisser dire »), Michel Sardou assume totalement son statut de chanteur populaire. Après son triomphal Olympia de 1971, il repart en tournée avec Jacques Martin durant plusieurs semaines. « Chaque soir, il a l'opportunité de tester un nouveau public, il rencontre la France profonde qui alimente ses thèmes. Partout, les spectateurs l'acclament, les femmes surtout. Elles sont suspendues à ses lèvres. Il leur fait face, planté sur scène, le sourire rare mais la voix caressante. Car, il ne faut pas l'oublier, ce qui séduit avant tout chez Sardou, c'est sa voix. Les intonations de Michel font vibrer les Françaises, et quand il entonne « Et mourir de plaisir », la salle fond et reprend en chœur à l'infini. », soulignent Annie Réval et Caroline Réali en page 43 de leur livre (« Michel Sardou. L'ombre et la lumière », publié chez les éditions France-Empire en 2007). Recevant le Grand Prix de l'Académie Charles Cros des mains de Valéry Giscard d'Estaing, alors ministre de l'Économie et des Finances, l'interprète de « La maladie d'amour » semble être devenu un véritable phénomène, à la fois commercial et sociologique. Quand ses récitals en vedette à l'Olympia sont publiquement annoncés plusieurs mois à l'avance (ils auront lieu du 3 au 21

novembre 1971), on assiste à un raz-de-marée comme on en voit rarement pour une vedette de la chanson française. En quelques jours, les concerts affichent complets et les parents de Michel ne cachent pas leur fierté. Lors de la dernière représentation, Sardou a droit à une standing ovation de 12 minutes ! Un exploit comme seuls Gilbert Bécaud ou Jacques Brel pour ses adieux en 1966 ont accompli jusqu'à présent. En un an et demi, Michel Sardou entre dans le club des grands ! Son répertoire va s'étoffer de manière encore plus spectaculaire avec la collaboration du parolier Pierre Delanoë qui signera, en tandem avec Sardou, quelques gros tubes du chanteur comme « Les villes de solitude », « Les vieux mariés », « Les lacs du Connemara » ou « La marche en avant », pour n'en citer que quelques uns parmi d'autres. Au début de l'année 1973, nouveau triomphe public pour Michel Sardou avec une vingtaine de concerts à l'Olympia (du 16 janvier au 4 février 1973). Accompagné de 20 musiciens et choristes, le chanteur interprète 25 titres, seul face au public, et les spectateurs l'acclament chaque soir. Et juste avant d'entamer une tournée en province, il entre en studio pour enregistrer un titre qui entrera dans la légende des variétés : « La maladie d'amour ». Musique signée Jacques Revaux et paroles coécrites par Michel Sardou et Yves Dessca. « Elle court, elle court / La maladie d'amour / Dans le cœur des enfants / de 7 à 77 ans ». Numéro un au hit-parade de la radio RTL pendant neuf semaines, cette chanson s'impose comme le tube et le slow

de l'été 1973. Pour les disques Trema et Sardou, cela se transforme en poule aux œufs d'or puisqu'un million de Français achètent le disque. On crée un Club Michel Sardou, chargé des relations avec les fans et aussi de gérer le merchandising, la vente de produits dérivés durant les galas et la boutique officielle. L'ancien chanteur aux fins de mois difficiles a changé de statut social : il fait désormais partie des jeunes hommes riches. « La maladie d'amour » lui rapporte plusieurs millions de francs en droits d'auteur et Sardou gère sa nouvelle fortune. Il fonde d'abord son propre petit label, « Eagle Records », et investit ses sous dans l'immobilier avec l'acquisition d'un appartement à Megève et d'une nouvelle résidence principale, (les anciennes écuries de la Malmaison), située dans le bois de Saint-Cucufa, proche de Versailles. « C'est une constante chez Michel, expliquent Annie Réval et Caroline Réali. Tous les deux ou trois ans, il déménage. On peut y voir une certaine instabilité, mais c'est plutôt le mode de vie de ses parents, « saltimbanques » dans l'âme, qu'il reproduit ? Sitôt qu'il est installée, la maison décorée, comme un enfant jamais comblé il veut aller voir ailleurs, toujours en quête d'un équilibre, d'un bonheur absolu qu'il ne trouve jamais… » Omniprésent à la radio et sur scène, Sardou occupe aussi les écrans de la télévision en étant l'un des invités principaux et réguliers des shows de Guy Lux ou des « Top à » de Maritie et Gilbert Carpentier en passant par « Discorama » de Denise Glaser. On le voit interpréter des duos

avec Johnny Hallyday, Michel Delpech, Serge Lama ou Mireille Mathieu. Il incarne une génération, comme Jean-Jacques Goldman le fera dans les années 1980, et retrouve la première place des hits-parades avec l'émouvant « Les vieux mariés », écrit à quatre mains pour le texte, avec Pierre Delanoë. En dépit d'une tournée provinciale décevante (le public des régions ne répond pas aussi présent qu'il pouvait s'y attendre vu ses résultats discographiques), Sardou reste serein et parvient à conserver un équilibre professionnel. Surtout, il cherche à se détacher d'un étendard politique qui lui colle à la peau comme il le dira au magazine « Le Point », le 6 août 1973 : « Je ne m'habille pas dans un drapeau, quel qu'il soit. Je ne suis pas là pour propager des slogans électoraux. Ce n'est pas en deux minutes et demie que l'on peut exposer ses idées. Les communistes, qui autrefois tiraient à boulets rouges sur moi, l'ont compris. Il arrive maintenant à la CGT de me demander de chanter dans ses galas. » Et discrètement, à la fin de l'année 1973, Sardou quitte sa femme Françoise, qui part élever, seule, leurs deux filles dans le sud de la France. Le nouveau « géant » de la chanson française s'installe avec sa nouvelle compagne Babette, enceinte de son premier fils Romain. En même temps que ce bouleversement dans sa vie familiale, Michel Sardou va devoir affronter des tempêtes auxquelles il ne s'attendait pas dans sa carrière d'artiste. Pour l'interprète des « Lacs du Connemara », il faudra tenir bon durant les secousses, car ses textes et sa personnalité vont

déchaîner les menaces, les intimidations et les sarcasmes à son égard.

PARTIE 3

LE TEMPS DES ÉPREUVES

« Coupez le chauffage et l'eau et vous verrez que l'instinct de survie reprend le dessus. Le vernis de la civilisation ne tiendra pas longtemps. Ce sera le Moyen Âge. J'appelle un chat, un chat. Tout en faisant attention à la portée des mots. Je me suis calmé. Mon rôle n'est pas de blesser les gens, mais au contraire de leur faire plaisir. Aujourd'hui, je n'attaquerais plus frontalement une communauté comme je l'ai fait jadis. », avouait Michel Sardou dans une interview à notre confrère Sébastien Le Fol pour le quotidien « Le Figaro » du 10 février 2012. Et de poursuivre en revenant sur certaines de ses chansons qui provoquèrent la controverse dans les années 1970 comme « Les villes de solitude » : « Cette chanson raconte la montée de la colère d'un homme qui vit dans une cité violente, qui picole un peu et qui finit par se monter le citron. C'était prémonitoire de ce qui se passe aujourd'hui dans certains quartiers. En aucun cas, il ne s'agit d'une apologie du viol. Le prob-

lème en France, c'est qu'on entend les chansons et qu'on ne les entend pas…Les élites de ce pays ont atteint un niveau de politiquement correct effarant. Heureusement, les Français sont restés libres. Et même quand je ne le veux pas, on trouve toujours qu'il y a de la polémique dans mes chansons, mais ça ne fait rien. Cela fait partie de l'image qu'on a… » Sardou ou l'homme des clivages. Chanteur à textes (en ce sens, il appartient réellement à la lignée des grands auteurs comme Charles Trénet, Jean Ferrat, Charles Aznavour, Guy Béart, Léo Ferré, Serge Gainsbourg, Georges Brassens, Claude Nougaro, Serge Lama, Alain Souchon, Renaud ou Francis Cabrel), l'interprète de « En chantant » a toujours été taxé d'homme de droite, à défaut de réactionnaire : « Oui, je suis réactionnaire au sens où l'entend le journaliste Ivan Rioufol dans son livre « De l'urgence d'être réac ». Je l'ai lu, cela m'a mis en joie. Je n'aime pas ce qui est tiède et lisse, pavé de bons sentiments. Mais si par réactionnaire, on entend « gros con de conservateur », je récuse cette étiquette. » a dit Michel Sardou il y a quelques mois. Et quand on le titille sur l'actualité politique, l'auteur de « Je vole » avoue « une indifférence amusée et un peu désolée avec tout ce qui se passe aujourd'hui. Comme prévu, Hollande se fait critiquer et Sarkozy se laisse pousser la barbe. Á sa place, j'oublierais la politique et je continuerais à donner des conférences à 200.000 euros. Je regrette que des gens bruyants stigmatisent une communauté à des fins électoralistes. J'avais écrit la

chanson « Musulmanes » pour rendre hommage à une civilisation, une culture déjà montrée du doigt à l'époque. Mais là, ça devient dément. Sinon, je rigole bien devant le show offert par l'UMP. » (dans « Le Journal du Dimanche », en date du 25 novembre 2012). Au milieu des années 1970, Sardou fait figure de nouveau « pape » de la chanson française. Avec Johnny Hallyday et Claude François (qui disparaîtra en 1978), il représente le jackpot de l'industrie discographique et son agenda très rempli (des concerts à l'Olympia à guichets fermés, des galas en province et une série de shows au Québec) ne l'empêche pas de se livrer à sa nouvelle passion : les courses de chevaux. C'est son nouvel ami, Alain Delon, qui l'a initié à cette activité. Sardou devient propriétaire d'une bête très performante, « Duc de Vrie », qu'il confie à un as du trotting français, Pierre-Désiré Allaire, avant d'acquérir un autre cheval, « Héros de Mai ». Il arpente souvent l'hippodrome de Vincennes, puis délaisse ce business avant d'y revenir il y a quelques années. Avec la sortie du 45 tours « Le France » en 1975, Sardou coécrit, avec Pierre Delanoë pour les textes (Jacques Revaux en est le compositeur), un titre fort, émouvant et consacré à un fait d'actualité qui ébranle la France entière : la vente du paquebot tricolore « Le France » qui s'appellera désormais « Le Norway ». Michel Sardou le crie dans ce tube : « Ne m'appelez plus jamais France / La France, elle m'a laissé tomber / J'étais un bateau gigantesque / J'emportais des milliers d'amants / J'étais la

France / Qu'est-ce qu'il en reste / Un corps mort pour des cormorans ». Pour Annie Réval et Caroline Réali, coauteurs de « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », paru aux éditions France-Empire en 2007, « depuis huit ans déjà, Sardou se nourrit des évènements sociaux. Il en a fait son pain bénit. Á l'aube de l'année 1976, il prépare des morceaux qui vont mettre le feu aux poudres. Sur le même album, les titres « Le temps de colonies », « J'accuse », « Je suis pour », vont être reçus comme un véritable raz de marée dont personne n'a prévu la violence. Pierre Delanoë (disparu en 2006 à l'âge de 88 ans) en sera le premier étonné : « Je n'avais aucune idée des réactions que nos chansons allaient susciter. Absolument aucune. Je ne savais pas que les gens étaient aussi cons ! Pourtant, je n'ai pas une très bonne opinion de l'humanité en général, ni de moi-même (je me comprends dans l'humanité), mais à ce point-là ! On est aujourd'hui dans une explosion de connerie générale dans tous les azimuts, dans tous les partis, les syndicats…Á cette époque-là, ce n'était pas encore ça, mais ce n'était pas loin ! » (extrait de la page 94). Pour Michel Sardou, le temps des critiques va en augmentant, mais il pense aussi à développer ses affaires. Outre les chevaux, le chanteur s'est lancé dans une autre aventure : la presse écrite. Depuis quelques années, il voit Claude François réussir dans ce domaine avec le mensuel « Podium » que Cloclo a créé avec succès. Entre les deux vedettes, il y a certes de l'amitié et de l'estime réciproques,

mais aussi une certaine rivalité. Et Sardou n'a pas hésité à assigner en justice le journal « Podium » quand cette publication a révélé des aspects de la vie privée de l'interprète des « Bals populaires ». Pour assurer sa promotion, concurrencer Claude François et aussi avoir une totale maîtrise de son image publique, Michel lance donc, en janvier 1976, le mensuel « MS Magazine ». Sardou s'étale évidemment sur toute la une, avec un large sourire, lui qui a la réputation de boudeur et de distant. Á l'intérieur, le lecteur trouve beaucoup de photos et un poster géant de Sardou. Moyennant 5 francs de l'époque, les fans peuvent lire, entre autres, des articles sur le showbusiness, écrits par des journalistes, dont plusieurs collaboraient auparavant au magazine d'extrême droite « Minute ». Pour Annie Réval et Caroline Réali, « il s'agit plus d'un mensuel pour teenagers que d'un journal pamphlétaire, si l'on en juge par les différentes parutions qui se sont étalées sur cinq mois, de janvier à mai 1976, avant que l'affaire ne sombre dans une faillite irréversible. Le périodique de Sardou touche à tous les sujets susceptibles d'intéresser la jeunesse. Sur les couvertures, on retrouve Birkin et Gainsbourg, Serge Lama, et pour la première fois, Michel lui-même en bon « pater familias » avec son fils Romain dans les bras et enfin… Claude François dans un état de délabrement total, déchiré, décoiffé, sous-titré « Au fou ! ». Au fil des pages, un article dénonce les excès colériques du « chanteur malheureux »…Ce sera le dernier numéro, le crash est sans précédent dans

la carrière de Sardou. Dès le mois de mai 1976, il se retire et se contentera de poser pour ses successeurs de l'époque, en particulier pour « Salut »...Mais la banqueroute du journal laisse des traces financières estimables : plus de deux cent cinquante millions d'anciens francs ! Michel sauve de justesse sa maison et doit se séparer des œuvres d'art qu'il avait acquises dans les années précédentes... » (extrait de la page 97 de l'excellent ouvrage « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », publié aux éditions France-Empire en 2007). C'est dans le numéro trois de « MS Magazine », paru en mars 1976 que Michel Sardou écrira ce texte : « Mourir dans les coulisses d'un théâtre, ce n'est pas triste. C'est même un privilège que peu d'acteurs ont eu. Mon père a passé cinquante années de sa vie sur les planches. Cinquante années à chercher le mot juste. Celui qui vous faisait sourire, et il l'a presque toujours trouvé. Cette année pourtant, son rideau final est tombé bien vite...Je voudrais simplement vous dire que mon père était un brave type, simple et bon. Il me reste à faire honneur au nom qu'il m'a donné et à appliquer la seule règle qui soit immuable dans ce métier : « Le spectacle continue. » Fernand Sardou a rendu l'âme quelques semaines plus tôt, le 31 janvier 1976, dans sa maison à Toulon, après une nouvelle crise cardiaque, cette fois-ci fatale. Quelques heures auparavant, le papa de Michel, âgé de 66 ans et fatigué, s'était rendu sur le plateau de l'émission de télévision « Midi Première », animée par Danielle Gilbert, diffusée en direct de

Mougins. Avant de quitter cette jolie ville, nichée à une vingtaine de minutes de Cannes, Sardou père signa le livre d'or du show TV avec cette formule prémonitoire : « Voir Mougins et surtout ne pas mourir… » Pour Jackie Sardou, en tournée pour la pièce « Knock », et Michel, le chagrin est immense. Il faudra de longues années au chanteur pour se remettre de la disparition de son père. Les obsèques de Fernand Sardou se déroulent le 4 février 1976 (une semaine après le 29ème anniversaire de Michel) et l'enterrement a lieu au cimetière Saint-Pierre, à Neuilly-sur-Seine. Le soir même, Sardou se produit sur scène afin de respecter les engagements qu'il a signés. Quelques jours plus tard, la star des hits parades chantera à Toulon, la ville où son père a quitté ce monde. Le hasard fait bizarrement les choses…

C'est durant cette période de deuil que Sardou assiste, comme la France entière, au drame du petit Philippe Bertrand. Depuis plusieurs jours, ce garçonnet de 7 ans a été enlevé dans la ville de Troyes et le 17 février 1976, l'horreur apparaît : l'enfant a été étranglé par son ravisseur, un dénommé Patrick Henry, qui est arrêté. Pour l'opinion, il faut condamner à mort et guillotiner le coupable. Dans la République giscardienne d'alors, la peine capitale reste en vigueur et 60% des Français se déclarent favorables à son maintien dans les sondages (il faudra attendre l'élection de François Mitterrand le 10 mai 1981 et le vote de l'Assemblée nationale en octobre 1981 pour abolir la peine de mort). Papa de trois

enfants, dont le jeune Romain qu'il a eu avec sa nouvelle compagne Babette, Michel Sardou se sent touché par ce sinistre fait divers et se lance dans la rédaction de la chanson « Je suis pour ». Un extrait : « Tu as volé mon enfant / Versé le sang de mon sang / Aucun Dieu ne m'apaisera / J'aurais ta peau, tu périras / Tu as tué l'enfant d'un amour / Je veux ta mort / Je suis pour / C'est trop facile et trop beau / Il est sous terre, tu es au chaud / Tu peux prier quand tu voudras / J'aurais ta peau / Tu périras.» Avec cette chanson qui ressemble à une prise de position, Michel Sardou déchaîne les passions et les foudres contre lui des hommes politiques de gauche aux associations abolitionnistes, tandis que l'extrême droite le soutient, ce qui provoque une tempête encore plus grande. Et lorsque le single « Le temps des colonies » est mis en vente, le contenu déclenche aussi des bourrasques : « Autrefois à Colomb-Béchar / J'avais plein de serviteurs noirs / Et quatre filles dans mon lit / Au temps béni des colonies. » Tollé général : « Sardou raciste ! », « Sardou fasciste ! », « Sardou réac ! », une certaine presse le cloue au pilori et le chanteur reçoit des lettres d'insultes, des menaces de mort ou des mises en accusation publiques par des responsable associatifs ou des élus de la nation. Pour Claude Lemesle, parolier et ami de Sardou (c'est aussi l'auteur de plusieurs chansons pour Joe Dassin ou Serge Lama) « traiter « Le temps des colonies » de chanson colonialiste, alors que c'était au contraire une charge contre la colonisation, complètement au deuxième degré, il faut

quand même faire preuve d'une stupidité rare. » Quand à Jean-Michel Boris, l'ancien patron de l'Olympia qui succéda à Bruno Coquatrix, il juge dans le livre « Michel Sardou. L'ombre et la lumière » qu' « avec ces titres comme « Je suis pour » ou « Le temps des colonies », Michel prend une position politique d'extrême droite, ce qu'il refusera totalement. Et cette étiquette lui restera longtemps…C'est vrai que par ses attitudes autoritaires, au cours de de certaines interviews, il affirme son point de vue, le tempérant par moment, mais la ligne reste toujours identique. Jamais, au grand jamais dans le milieu artistique, personne n'a pu penser que Michel était de gauche… » (extrait page 103, paru aux éditions France-Empire en 2007). Et les choses commencent à déraper puisqu'à la fin de l'année 1976, le coupé BMW de Slim Pezin, l'un des guitaristes de Sardou, est couvert d'inscriptions agressives et d'insultes par des individus, croyant que l'automobile appartient au chanteur ! Face au remous qui s'installe, le trio Revaux-Talar-Sardou décide de retirer de la vente le 45 tours, « Le temps des colonies ». Et dans ces moments de tourmente, Sardou, féru d'histoire et de littérature, se réfugie dans la lecture des grands écrivains. Parmi ceux qu'il apprécie sur le plan littéraire mais dont il déteste les idées politiques et le discours raciste, on trouve Céline. Comme s'il voyait en cet auteur, montré du doigt et vilipendé comme lui mais pour des raisons autrement plus graves, une sorte de miroir. Avant d'évoquer l'année 1977 qui sera celle de tous

les dangers pour le chanteur, replongeons-nous dans la vie de l'écrivain Céline, l'un des favoris de Sardou, tel que nous l'avions raconté dans le magazine « Spécial Biographie » de juillet 2011 : « Pile et face. La gloire comme la haine, Céline a connu la médaille et son revers. Après le triomphe de son livre «Voyage au bout de la nuit », il est devenu « l'ennemi numéro un des juifs» ainsi qu'il l'écrit dans sa lettre au Docteur W. Strauss, lors de la publication de ses pamphlets antisémites. Figure controversée et contestable, il impressionne autant qu'il puisse dégoûter. En dépit des scandales qu'il a pu soulever de son vivant, on s'accorde à le considérer aujourd'hui comme un monument de la littérature française du XXème siècle. Louis-Ferdinand Céline : un homme qui n'avait pas sa langue dans sa poche. Et qui aurait peut-être dû la sortir moins souvent. Il n'est plus de ce monde depuis des décennies et pourtant, il continue de susciter la controverse. Louis-Ferdinand Céline a toujours su faire parler de lui, tant par son talent d'écrivain que par les zones et sordides de son parcours personnel. En janvier 2011, le ministre de la Culture Frédéric Mitterrand écarte l'auteur du recueil des célébrations nationales en raison de ses nombreux propos et écrits antisémites. Le débat s'installera durant plusieurs jours entre, d'un côté, les défenseurs inconditionnels de l'auteur, au style rare, à l'écriture exceptionnelle et au phrasé incomparable. De l'autre, les pourfendeurs de l'homme Céline, antisémite forcené, antijuif maladif, raciste de bas niveau,

collaborateur actif et propagandiste zélé du système nazi et du régime de Pétain, choqués par les couronnes de lauriers que l'on pourrait dresser en la mémoire de cet auteur mythique, mais vilipendé, hué et montré du doigt pour ses prises de positions extrémistes. Distinguer l'homme de son oeuvre ou les commémorer comme un tout : la question reste ouverte, comme toutes celles que l'écrivain maudit a laissé derrière lui. Les lecteurs de « Voyage au bout de la nuit », « Mort à crédit », « Bagatelles pour un massacre » ou «D'un château l'autre », le savent parfaitement. Louis-Ferdinand Auguste Destouches (son nom d'origine) est né le 27 mai 1894 à Courbevoie au 11, rampe du Pont-de-Neuilly, comme il ne cesse de le répéter dans ses écrits. Et pourtant il n'y passe que trois années de sa vie, puisque ses parents déménagent à Paris en 1897. Après avoir changé de logement deux fois, ils s'installent finalement dans le quartier de l'Opéra, rue Choiseul où sa mère est commerçante dans une boutique de dentelles. Un souvenir en particulier marque l'enfance du jeune Louis-Ferdinand : les nouilles. Il en mangeait presque tous les jours tout simplement parce que c'est l'un des rares aliments dont l'odeur n'imprègne pas les tissus, et notamment la dentelle.

Pendant des années, rien ne semble pouvoir perturber l'enfance de Louis-Ferdinand Destouches, jusqu'à ce que sa grand-mère Céline Guillou ne décède en 1904. Pour l'enfant, c'est un véritable drame. Cette première expérience de la mort vient d'ôter l'être auquel Louis-Ferdinand

Céline tenait le plus. C'est à elle qu'il empruntera son nom de plume, Céline, lui rendant ainsi le plus bel hommage. Et lui offrant une forme d'éternité. En 1907, il quitte la France pendant deux ans pour l'Allemagne et l'Angleterre afin d'y apprendre les langues étrangères tout en exerçant des petits emplois. De retour en France, il obtient la première partie de son baccalauréat avant de s'engager dans l'armée en 1912 par devancement d'appel. Période cruciale de sa vie. L'expérience de la guerre lui offre le spectacle le plus effroyable qui soit, mais c'est au coeur de l'horreur que le futur romancier puisera toute la force de son écriture. Il rejoint le 12ème régiment des cuirassiers à l'âge de 18 ans. C'est à Rambouillet qu'il effectue ses classes avant d'être très vite promu brigadier en 1913, sous-officier et maréchal des logis en 1914. Trois mois plus tard, il fait son baptême du feu alors que la Première guerre mondiale se déclare. Il sera notamment récompensé de la médaille militaire en 1914 pour avoir effectué une mission particulièrement délicate à Poelkapelle, dont il ne sort pas indemne, blessé à l'épaule droite. Soucieux de bâtir un mythe autour de sa personne, Céline affirme qu'il avait été touché à la tête…Pourquoi se priver d'une dose d'héroïsme supplémentaire ? Paradoxalement, l'écrivain prônera néanmoins la lâcheté comme unique solution possible contre le massacre de la guerre dans son «Voyage au bout de la nuit». Á contre courant, Céline est toujours là où on ne l'attend pas. « Si tous les hommes ne voulaient pas aller à la guerre, c'est

très simple, ils diraient, je n'y vais pas. Mais ils ont le désir de mourir.» affirmera t-il plus tard dans une interview de 1961. En 1915, il est envoyé à Londres au consulat général de France après avoir été déclaré inapte au travail. Il y rencontre sa première femme, Suzanne Nebout. Leur union ne sera cependant jamais déclarée en France. Un an plus tard, il s'essaye à l'écriture alors qu'il se retrouve au Cameroun en tant que surveillant de plantations. Il ne reste pas longtemps sur le continent africain et ses crises de dysenterie l'obligent à rejoindre son domicile en France. Il collabore avec Raoul Marquis dit Henry de Graffigny pour le magazine scientifique « Euréka » avant d'être embauché à ses côtés dans la mission Rockfeller qui les envoie en Bretagne pour effectuer une campagne contre la tuberculose. La médecine, peut-être même plus que l'écriture, est une véritable vocation pour Louis-Ferdinand Céline, un « soigneur de tempérament ». Une vocation qui lui permet de pénétrer en profondeur des êtres et des choses, de développer une sensibilité humaine accrue. «S'il [l'Homme] souffre il va être encore plus méchant qu'il ne l'est d'habitude. » La souffrance humaine. Le véritable intérêt du futur docteur Destouches, dans ses écrits comme dans sa carrière de médecin. Le seul sentiment où se loge la distinction de l'être humain selon Céline. Il s'installe à Rennes et épouse Edith Follet, la fille du directeur de l'école de médecine de la ville, qui donnera naissance en 1920 à son unique fille, Colette Destouches. Après avoir obtenu son

baccalauréat en 1919, il se lance dans des études de médecine jusqu'en 1924. Coup de maître à la fin de son cursus: sa thèse en doctorat, « La vie et l'oeuvre d'Ignace Philippe Semmelweis », est considérée comme sa première oeuvre littéraire. Diplôme en poche, il trouve un poste à la fondation Rockfeller, à Genève, ce qui l'oblige à effectuer des déplacements récurrents à l'étranger, et notamment aux États-Unis où il sera engagé par la compagnie Ford. C'est là-bas, à l'autre bout du monde en 1926, qu'il rencontre son « Impératrice », à qui il dédie son chef-d'oeuvre littéraire, « Voyage au bout de la nuit ». Elizabeth Craig. Cette danseuse américaine marquera Louis-Ferdinand Céline à jamais. Après l'avoir suivi jusqu'en France, elle repart outre Atlantique pour épouser Ben Tankel. Le docteur Destouches découvre alors qu'il s'agit d'un juif. Serait-ce l'une des raisons de son mépris profond et de son dégoût implacable pour les israélites ? Pile. Vient alors le temps de l'écriture. Le docteur Destouches se concentre sur la rédaction de son roman phare, « Voyage au bout de la nuit », qui marque l'aboutissement d'un exercice de style depuis longtemps en maturation. Ainsi, Louis-Ferdinand Céline sort de l'ombre pour écrire et partager son être. La publication de ce roman en 1932 marque une seconde naissance pour l'auteur, ainsi qu'une révolution sans précédent dans le monde littéraire. Si Céline estime que la langue classique est morte, ce n'est que pour mieux la réinventer. Puiser son essence pour coller aux émotions humaines. Son

style semble décousu, entrecoupé de pointillés en étant paradoxalement très harmonieux. Tel un compositeur, l'écrivain joue avec les rythmes et les sonorités pour créer ce qu'il appelle sa « petite musique », véritable ciment du roman. Des phrases courtes et efficaces. De multiples exclamations. Cette liberté lui vaudra d'ailleurs d'être considéré comme une menace pour les académies. « Voyage au bout de la nuit » devient son crachoir, à l'apparence souvent spontanée mais toujours mûrement réfléchie. Pas d'écriture automatique, mais une utilisation élégante de l'argot et du langage parlé qui ne fait que renforcer les réalités qu'il dépeint. Bardamu, son alter ego dans le roman, devient l'instrument de son désespoir. Il n'y a pas un mais plusieurs Céline qui vomissent l'effroyable vérité de la guerre, vision macabre qui bouleverse un être humain à tout jamais. Un livre du fond des tripes, sans être pour autant biographique. Non sans humour, Céline l'affirme lui-même, « je m'arrange avec mes souvenirs pour tricher comme il faut. » Tel un oiseau de mauvaise augure, ce prophète d'apocalypse annonce un avenir de déception, de désillusion et de néant. Découpant les défauts de la société de ses lames aiguisées, il dénonce l'asservissement du système colonial, la boucherie de la guerre et l'obéissance aux lois. Un abrutissement total et volontaire de l'homme. Alors que toute forme d'héroïsme semble rejetée (puisqu'elle mène inévitablement à la guerre), il semblerait que rien ne puisse sauver l'humanité du pourrissement auquel elle

est condamnée. Pressenti comme le grand favori du prix Goncourt, il le manque de très peu pour seulement deux voix d'écart avec Guy Mazeline, l'auteur du livre « Les Loups ». Son « Voyage au bout de la nuit » sera néanmoins récompensé par le prix Renaudot. Véritable succès en librairie, le livre offusque autant qu'il émerveille, faisant de Céline un personnage sulfureux, à deux pas de l'immoralité...dans laquelle il s'apprête à sombrer.

Face. Dès 1936, l'écrivain publie une série de pamphlets qui va progressivement faire éclater son antisémitisme au grand jour. De retour d'URSS, il publie « Mea Culpa », un écrit de trente pages environ qui s'oppose violemment au régime communiste. Jusque là, aucune haine raciale ne transparaît. La même année paraît « Mort à crédit », son deuxième roman qui subit un échec notable en comparaison au « Voyage au bout de la nuit ». Á cette époque, en pleine Seconde guerre mondiale, la France est occupée par les Allemands. En 1937, Louis-Ferdinand Céline doit faire face au scandale suite à la publication de son premier pamphlet antisémite, « Bagatelles pour un massacre », qui sera par la suite retiré des librairies. « Je lui apprends tout de suite d'emblée que je suis devenu antisémite et pas un peu pour de rire, mais férocement jusqu'aux rognons ! » Sans gêne ni retenue, l'auteur affiche ouvertement sa haine du peuple juif, une haine que les nazis en personne jugeront excessive. Un an plus tard paraît « L'école des cadavres », un pamphlet encore plus virulent et vindicatif

que le précédent. “Nous nous débarrasserons des Juifs, ou bien nous crèverons des Juifs, par guerres, hybridations burlesques, négrifications mortelles. Le problème racial domine, efface et oblitère tous les autres.” Avec « Les Beaux Draps » (paru en1941), Louis-Ferdinand Céline achève sa série de pamphlets. Après 1945, l’auteur refuse toute réédition de ces ouvrages, une volonté que son ayant-droit et veuve Lucette Destouches respectera. Ils seront néanmoins discrètement réédités après sa mort. Bien qu’il n’adhère officiellement à aucun parti, Céline affiche ouvertement son soutien à la collaboration en alimentant la presse de ses articles antisémites. Ainsi que le titre l’annonce, « Céline nous parle des Juifs » dans le journal collaborateur « Notre combat pour la nouvelle France socialiste » en 1941, en affirmant que « Pleurer, c’est le triomphe des Juifs! ». La question de la responsabilité collaborationniste de cet auteur dans la Shoah se pose encore aujourd’hui, à en croire les nombreux débats sur les forums de discussion, opposant les pros aux anti-Céline. Mais sa haine des Juifs ne peut être contestée. Même les plus grands admirateurs de l’œuvre célinienne l’admettent et regrettent ce racisme dégoulinant qui font de cet écrivain aux immenses qualités littéraires, mais à la passion « antijuive » évidente. S’il n’a pas trempé directement ses mains dans le sang, sa plume a distillé le venin de l’antisémitisme. Á la pire période en plus : celle du régime de Vichy, de l’Occupation nazie, de la Gestapo, de la traque aux juifs et de la solution finale. Le 6 juin

1944, les armées des Alliés débarquent. Céline décide de fuir la France et se réfugie d'abord en Allemagne où il vit de ses maigres revenus de médecin en vue d'atteindre le Danemark par la suite. Il relatera son exil au cours d'une « trilogie allemande », « D'un château l'autre », « Nord » et « Rigodon ». Il ne rejoint le Danemark qu'en 1945 où il vivra comme un paria. Du côté français, c'est la course à l'épuration. Le peuple assoiffé de vengeance traque, juge, et parfois même, exécute les collaborateurs sans procédure judiciaire préalable. Recherché par la justice française pour haute trahison , Louis-Ferdinand Céline est arrêté par les autorités danoises. La France souhaite son extradition, le Danemark refuse et l'écrivain passera néanmoins plusieurs mois en captivité à Copenhague. Sa situation ne s'améliore guère lorsqu'il regagne la liberté puisqu'il passera quatre années dans une cabane au confort rudimentaire près des côtes de la mer Baltique. C'est à cette époque qu'il publie son premier texte depuis l'exil, une contre-attaque à l'offense que lui avait faite Jean-Paul Sartre en 1945 avec son article « Portrait d'un antisémite », dans lequel il l'accusait d'être payé pour les propos qu'il tenait. C'est ainsi que « Tartre »- ainsi que Céline s'amusait à appeler l'auteur de «La nausée »- découvre « Á l'agité du bocal » dans les kiosques en 1948. La réputation de Céline est désormais salie, son nom est couvert de honte et ses écrits sont boycottés. En 1950, la France prononce la sentence : elle le condamne à un an d'emprisonnement, à 50 000 francs d'amende et

à la confiscation de la moitié de ses biens pour crime d'indignité nationale. Il sera amnistié un an plus tard.
La même année, il s'installe avec sa femme Lucette (avec qui il est marié depuis 1943) à Nice et signe un contrat avec Gallimard pour la réédition du « Voyage au bout de la nuit », ainsi que plusieurs autres de ses œuvres, dont « Féérie pour une autre fois ». Il espère ainsi reconquérir son public, mais les ventes ne s'envolent pas. La critique reste muette et Louis-Ferdinand Céline se sent plus que jamais écarté du monde littéraire, comme si tout était mis en oeuvre pour faire passer cette nouvelle publication sous silence. Allant de déception en déception, l'écrivain perdra progressivement toute confiance en l'espèce humaine, devenant de plus en plus méfiant et farouche. C'est auprès des animaux qu'il trouvera son réconfort en fin de vie et notamment en Bébért, l'un des chats les plus célèbres de la littérature française. Entre temps, Céline s'installe avec son épouse à Meudon où il ouvre son cabinet de médecine. Sa légende de « médecin des pauvres », loin d'être oubliée, ne cesse de s'accroître. La roue tourne en 1957. L'auteur signe son retour dans le paysage littéraire français avec « D'un château l'autre » (le premier volet de sa trilogie consacrée à l'Allemagne) qui reçoit un accueil favorable de la part des lecteurs. On y découvre un Céline meurtri, aigri, dépassé par sa condition et boudé par les intellectuels. Ce livre éclaire les zones d'ombres de son existence, notamment son errance de châteaux en

châteaux lors de son exil en Allemagne, où il se retrouve à Sigmaringen avec Pétain, Abetz, Laval et Brinon. Avec un tel témoignage direct d'une telle richesse, hors de question de passer inaperçu cette fois-ci. Louis-Ferdinand Céline va mettre sa notoriété à profit en accordant des dizaines d'interviews et même, un long entretien à Madeleine Chapsal pour le news-magazine « L'Express », qu'elle intitulera « Voyage au bout de la haine ». La médiatisation éveille l'intérêt. Alors que les universitaires se penchent de plus en plus sérieusement sur les travaux de l'auteur, Louis-Ferdinand Céline accède à la Bibliothèque de la Pléiade pour laquelle il doit réécrire certains passages trop violents de ses oeuvres. En 1960 paraît « Nord », le deuxième volet de la trilogie. Avec les dernières forces qui lui restent, Louis-Ferdinand Céline termine la rédaction du dernier tome, « Rigodon ». Il s'éteint le jour suivant d'une artériosclérose cérébrale, le 1er juillet 1961. Son décès ne sera annoncé que quelques jours plus tard, après son inhumation au cimetière de Meudon. Comment qualifier le personnage Louis-Ferdinand Céline dont la vie ressemble elle-même à un roman noir, où tous les tourments de l'existence se croisent ? Tourmenté, paradoxal et, parfois d'une extrême violence, cet auteur n'est autre que le reflet de son époque. Il n'a jamais souhaité être écrivain. Il est devenu un monument de la littérature française du XXème siècle dont le génie reste encore méconnu par un grand nombre aujourd'hui, alors qu'il demeure l'un des auteurs les plus traduits

à l'étranger. Artiste maudit ? Le pamphlétaire a créé lui-même la controverse et essuyé ensuite les retombées du scandale. Son antisémitisme colle à sa légende littéraire et cette tare a assombri gravement, mais légitimement, sa réputation de surdoué de l'écriture. Excessif et libertaire dans ses propos car solitaire depuis l'enfance, Céline exprimait le fond de sa pensée sans se soucier de l'opinion d'autrui. « C'est peut-être ça qu'on cherche à travers la vie, rien que cela, le plus grand chagrin possible pour devenir soi-même avant de mourir. » Louis-Ferdinand Céline a voulu être lui-même et l'écrire. Au prix de voir le monde entier se détourner de lui. »

Pour démarrer l'année 1977, et oublier sa tristesse qui le ronge depuis la mort de son père, Michel Sardou se plonge dans le travail avec une importante tournée. Au programme : 46 concerts en 50 jours. Une équipe de dix techniciens s'active quotidiennement pour que les shows tournent parfaitement, même si les tensions persistent. Partout, des comités anti-Sardou s'expriment et multiplient les agissements pour empêcher la bonne tenue des galas du chanteur. Au Forest National de Bruxelles, le 18 février 1977, on retrouve carrément une bombe dans la chaufferie de cette salle qui a vu défiler les plus grandes vedettes du rock et des variétés. Lors de l'arrivée de Sardou à Dijon, les opposants bloquent l'accès à l'entrée et l'artiste, qui arrive dans sa Rolls-Royce, descend pour apostropher ses détracteurs : « C'est bête, parce ce que la

recette du concert est pour vous ! Ce soir, j'avais décidé de vous donner la recette intégralement. » Et l'interprète de « La maladie d'amour » tiendra parole : il chantera et versera les bénéfices aux manifestants. Á Toulouse, le 5 mars 1977, des bagarres ont lieu entre la police et les agitateurs anti-Sardou. « Toute la presse se fait l'écho des débordements de haine, notent Annie Réval et Caroline Réali dans leur ouvrage « Michel Sardou. L'ombre et la lumière ». Sardou arrive sur les lieux de ses concerts, entouré de vigiles. Dehors, c'est « la guerre », les CRS s'interposent. Le visage de l'artiste est plus fermé que jamais. Il tente de se justifier auprès des journalistes en déclarant qu'il considère qu'une chanson est comme un rôle pour un comédien. Il s'agit seulement, pour lui, d'une histoire à raconter. Peine perdue, le chanteur est pris dans un tourbillon qui le dépasse. Le service d'ordre est multiplié, les échauffourées ont lieu à l'extérieur des salles… » (extrait page 108, publié aux éditions France-Empire en 2007). Mais les fans de Michel Sardou font front et se pressent en grand nombre aux shows de l'artiste qui, par ailleurs, culmine en tête des ventes avec son nouvel album « Sardou », rempli de tubes comme « La java de Broadway », « Dix ans plus tôt », « Seulement l'amour », « Une drôle de danse », « Manie, manie » et la reprise du classique de Claude François, « Comme d'habitude », dont la mélodie avait été composée par son complice, producteur et associé, Jacques Revaux. Pourtant, après un récital très mouvementé à Besançon, Michel Sardou et

son staff choisissent d'annuler les quatre derniers spectacles programmés à Reims, Mulhouse, Strasbourg et Nancy. Il est vrai que la situation prend l'aspect d'une véritable chasse à l'homme. En sortant de sa voiture à Besançon, quelqu'un tire au fusil sur son pare-brise depuis un immeuble à proximité ! Sardou en danger de mort ? Á son ami et parolier Claude Lemesle, le chanteur confie : « Je n'ai pas eu peur, mais ils m'ont cassé mon rêve d'enfant… » Imperturbable malgré les menaces et les incidents, Michel Sardou continue d'interpréter « Je suis pour » ou « Le temps des colonies », les deux chansons qui sentent le soufre et engendrent des violences. On va jusqu'à dessiner des croix gammées sur les affiches des concerts ! Un soir de juillet 1977, Michel Sardou, aidé par Johnny Hallyday, en vient aux mains avec des individus qui l'agressent dans la discothèque parisienne de la chanteuse Régine. La coupe est pleine. Dans l'hebdomadaire de télévision « Télé Star », en date du 1er janvier 1977, Sardou déclare : « Avec la chanson « Je suis pour », je sais, j'ai dépassé la ligne rouge. J'ai envoyé le bouchon un peu trop loin. Il fallait que je l'écrive. Il fallait que je la chante. J'ai trois gosses, et un jour, j'ai réalisé qu'on pouvait s'en prendre à eux. Et si l'on m'en tuait un, moi, l'assassin, j'irais le chercher jusqu'en prison pour le tuer de mes propres mains. » Devant la tournure des évènements, Yves Montand, artiste clairement engagé à gauche, n'hésite pas à prendre la défense de son confrère Sardou en dénonçant ceux qui « se conduisent comme des petits

fachos » et s'exprime dans le quotidien « France Soir » dans un entretien avec notre consoeur Monique Pantel : « Ce contre quoi je m'élève violemment, c'est le principe qui consiste, au nom de la liberté d'expression, à empêcher quelqu'un de s'exprimer à travers des chansons, fût-ce, en l'occurrence, des chansons qui vous déplaisent. » Toute sa vie, Michel Sardou sera reconnaissant envers Montand (un chanteur et acteur qu'il admire, par ailleurs) de cette prise de position, courageuse et sincère, en plein cœur de la polémique. Fatigué physiquement et épuisé moralement par cette « bataille » qui le dépasse, Michel Sardou se pose des questions et comme l'indique l'ancien directeur de l'Olympia, Jean-Michel Boris, « au fil du temps, Michel exprimera moins ouvertement ses idées. Il juge que le pouvoir politique est très important et qu'il est préférable de ne se mettre personne sur le dos, qu'il s'agisse de Giscard d'Estaing ou Mitterrand à l'époque, Jacques Chirac, Lionel Jospin, Nicolas Sarkozy ou François Hollande aujourd'hui. Avec plus de recul, ses positions se sont assouplies et il a pris moins fait et cause pour toutes sortes de problèmes. » Au cours de l'hiver 1977, histoire de recharger les batteries, Michel Sardou prend le large avec sa nouvelle femme Babette et son ami Johnny Hallyday, direction les Caraïbes. Au menu : farniente, cocktails antillais, pêche au gros, virées en bateau et jet ski. Le chanteur Carlos vient les rejoindre quelques jours. Pour Sardou, c'est aussi l'occasion de faire un point sur sa carrière.

Depuis la disparition de Fernand Sardou, il songe de plus en plus à retenter l'aventure du cinéma et du théâtre. Allant même jusqu'à écrire un scénario de film qu'il propose au romancier et scénariste Pascal Jardin (père de l'écrivain Alexandre Jardin) afin d'en faire une véritable adaptation. Mais le projet n'ira jamais plus loin. Pour s'aérer les esprits et donner un tournant plus festif à son parcours professionnel, Sardou s'investit dans plusieurs émissions de télévision, en particulier celles du tandem Maritie et Gilbert Carpentier. Dans des duos avec Claude François, Sheila, Enrico Macias ou Serge Lama, l'interprète des « Lacs du Connemara » s'en donne à cœur joie dans le pastiche, l'humour et la « déconne ». Pour le grand public, c'est la découverte d'un Michel Sardou plus sympathique, plus drôle et plus charmant que son image ne le laissait penser. Un artiste moins dur et moins idéologiquement engagé qu'on ne pouvait le supposer. Avec le slow « Dix ans plus tôt », il fait danser les couples français durant l'été 1977 : « Te souviens-tu d'un slow / Dix ans plus tôt / Déjà dix ans / Tu voulais m'épouser / Quelle drôle d'idée / Je n'avais pas seize ans / S'il y a des mots / Qui t'ont fait pleurer mon ange / Et d'autres qui t'ont révoltée / S'il y a des idées quelquefois qui dérangent / J'en ai qui font danser. » Dans leur très bon livre « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », publié en 2007 aux éditions France-Empire, nos consoeurs Annie Réval et Caroline Réali résument parfaitement le contexte pour Michel Sardou à l'époque : « Jamais aucun chan-

teur ne s'est trouvé dans une situation identique à celle de Michel Sardou à cet instant. Premier des ventes dans un pays où il suscite tant de haine et d'excès tout au long de l'hiver. Il y a de quoi perturber l'homme le plus équilibré…Il espère trouver cette stabilité qui lui fait défaut avec son mariage dès le mois d'octobre. » (extrait page 112). En épousant Babette le 14 octobre 1977 à la mairie de Neuilly-sur-Seine, le chanteur officialise son union avec celle dont il partage le quotidien depuis 1973 (ils divorceront en 1998). Déjà parents ensemble de Romain, né en 1974 et aujourd'hui romancier historique à succès, ils attendent un second enfant (Dany, qui naîtra en juin 1978 et qui est comédien entre la France et les États-Unis). Comme il se doit, Michel enterre sa vie de garçon la veille avec un Johnny Hallyday déchaîné. Largement médiatisée, la cérémonie civile est mitraillée par une multitude de photographes qui ne ratent pas un moment de l'évènement, en particulier lorsque les deux témoins de Sardou, à savoir Jacques Revaux et Johnny Hallyday, signent les registres municipaux. Pour la fête, Michel a choisi de réserver la discothèque « L'Élysée Matignon » où se pressent tous les amis du chanteur comme Alain Delon et Mireille Darc, Johnny Hallyday, Enrico Macias, Serge Lama, Michel Fugain, Joe Dassin, Carlos, Mort Shuman, Eddy Mitchell, Patrick Sébastien, Gilbert Bécaud, Jacques Martin, Michel Drucker, Guy Lux, Sheila, Stone et Charden, Maritie et Gilbert Carpentier, Patrice Laffont, Régis Talar, Pierre Billon, Pierre Delanoë, Claude Lemesle, et

bien d'autres encore. Pour Sardou, classé par un sondage de l'IFOP comme le chanteur favori des Français après Georges Brassens et devant Jacques Brel, la réussite professionnelle est totale. En dépit des scandales et des tollés. En même temps, le chanteur aspire à plus de sérénité et à une proximité encore plus grande avec le public. Quand Pierre Delanoë lui apporte, au début de 1978, les paroles en français d'une chanson italienne de Toto Cutugno (à qui on doit « L'été indien » de Joe Dassin ou « Méditerranéenne » d'Hervé Vilard), Michel a le déclic : »Pierre n'osait pas me la lire. Il la trouvait trop simple. Il ne supposait pas qu'elle pût me plaire. Et comment ! J'avais besoin d'une vraie chanson populaire, facile à entendre et simple à retenir. Les chansons de combat commençaient à me fatiguer. J'avais dans la tête de changer de métier. J'étais malade, et aucun médecin ne savait de quoi je souffrais. Quelqu'un m'a conseillé de partir en voyage ; en m'assurant que j'allais m'ennuyer partout, mais qu'en rentrant je serais guéri. Je suis parti… » (extraits du livre « La moitié du chemin », paru chez Nathan en 1989). Cette chanson, c'est « En chantant » dont les paroles seront reprises par des millions de Français : « Quand j'étais petit garçon / Je repassais mes leçons / En chantant / Et bien des années plus tard / Je chassais mes idées noires / En chantant ». Le titre fait partie de l'album, encore une fois sobrement intitulé « Sardou », où l'on trouve les chansons « 8 jours à El Paso », « J'y crois », « 6 milliards, 900 millions », « 980

mille », « Le prix d'un homme », « Je vole », « La tête assez dure », « Finir l'amour », « On a déjà donné » et « Monsieur Ménard ». Sorti en 1978, il se vendra à des centaines de milliers d'exemplaires et « En chantant » obtiendra rapidement la certification de disque d'or. Tout en voyageant entre Megève, où il réside plusieurs mois de l'année, la Côte d'Azur et les USA (à Los Angeles, Las Vegas et le Colorado, état où il descend les rapides du fleuve Colorado en rafting, avec Johnny Hallyday, Pierre Billon et Claude-Pierre Bloch, l'ancien député gaulliste du 18ème arrondissement de Paris, très lié à Johnny) ou le Liban pour s'y produire en concert, Michel Sardou poursuit ses activités pour des tournées, mais il ne se sent pas bien physiquement. Lors d'un gala dans le sud, il s'écroule avant de monter sur scène. Des rumeurs de grave maladie circulent dans le monde du showbusiness et le milieu journalistique d'autant plus qu'un nouveau malaise a lieu en avril 1980, durant un récital à Orléans. Un de ses musiciens, Virgil, se souvient que « cette tournée avait été très pénible pour Michel. Il n'était pas en bonne santé, il n'en parlait jamais mais tout le monde s'en doutait. Une fois, il avait dû s'appuyer sur moi et terminer une chanson, avec le bras sur mes épaules comme pour tenir le coup. Il avait du mal à tenir debout, ses jambes tremblaient un peu et même vocalement, il n'y arrivait pas. Il ne pouvait pas continuer à chanter plus longtemps. » Une information confirmée par Annie Réval et Caroline Réali dans leur ouvrage en page 140 : « Cette fois, il n'est pas question

d'enchaîner, il faut consulter et faire face à la réalité. Michel reçoit alors l'un des plus grands chocs de sa vie : il aurait un cancer du sang. On lui accorde six mois, à peine…Sardou consulte plusieurs professeurs, tous semblent très pessimistes. L'Hôpital américain de Neuilly confirme le diagnostic. Michel est désespéré, il n'a plus envie d'avancer jusqu'au jour où, des mois plus tard, sur les conseils d'un ami, il se rend à Villejuif. Là, les médecins le rassurent : le pseudo cancer est en réalité une hépatite. Michel vient de passer un semestre très difficile, en proie à un abattement légitime. Il a voyagé pour tenter d'oublier. Cette angoisse, il a dû la cacher à la presse, au public. Seuls ses proches sont au courant. Il trouve un dérivatif à sa douleur dans le travail. La vie revient avec la confiance, le stress s'estompe. Michel ne veut plus penser qu'à sa rentrée au Palais des Congrès et à son prochain album… » (dans « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », publié aux éditions France-Empire en 2007). Sur la scène du Palais des Congrès, Sardou montre toute la plénitude de son talent. Et marque le début d'une décennie prodigieuse où le chanteur va aligner les tubes comme « Ils ont le pétrole, mais c'est tout » (1979), « Victoria » (1980), « La génération loving you » (1980), « Les lacs du Connemara » (1981), « Je viens du Sud » (1981), « Être une femme » (1981), « Musica » (1981), « Il était là » (1982), « Afrique adieu » (1982), « Vladimir Illitch » (1983), « Les yeux d'un animal » (1983), « Parce que c'était lui, parce que c'était moi »

(1984), « Les deux écoles » (1984), « Chanteur de jazz » (1985) », « Musulmanes (1987), « Marie-Jeanne » (1990) ou « Le bac G » (1992). C'est aussi pendant les années 1980 qu'il se séparera professionnellement de son parolier Pierre Delanoë avec qui les relations viraient régulièrement à l'amour-haine. En 2006, l'auteur Delanoë déclara à nos consoeurs Annie Réval et Caroline Réali : « Ce qui m'étonne, ce n'est pas de m'être fâché avec Michel (en 1984), c'est d'être resté aussi longtemps avec lui ! Finalement, travailler avec Bécaud ou avec Sardou, c'est pareil : ce sont deux types de talent, deux types de génie qui réagissent de façon intelligente, ça me plaît ! Et si ça ne me plaît pas, je le leur dis, et puis voila…C'est la même chose pour eux. Si je leur propose des textes ou des idées qui ne leur conviennent pas, ils m'envoient au diable ! C'est une cohabitation étroite, difficile à expliquer, il n'y a pas de règle ! Avec Bécaud, c'était quand même autre chose. Pauvre vieux, va…celui-là, je n'ai pas digéré sa mort. C'était mon frère, un type formidable à tous points de vue. Il avait un sacré caractère, mais qui tenait debout, pas du tout comparable à celui de Sardou. Bécaud, quand il se mettait en colère, il avait une raison ! En ce qui concerne Sardou, je le considère comme un grand artiste, mais je n'ai pas une très bonne opinion de lui, comme homme… » (extrait de la page 176 dans « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », paru aux éditions France-Empire en 2007). Michel Sardou n'a jamais voulu augmenter la polémique avec Pierre Delanoë, considérant

que dans le trajet d'un artiste, il y a des cycles qui s'ouvrent et des pages qui se referment. De ces années 1980, Sardou ne préfère conserver que les bons souvenirs comme ses participations aux rallyes automobiles Paris-Dakar. Passionné par les courses de chevaux, le tennis (on le voit régulièrement dans les loges VIP lors du tournoi de Roland-Garros), le golf ou les bateaux, Michel Sardou adore aussi les voitures. Depuis le premier rallye lancé en 1978 par Thierry Sabine, le chanteur ne cache pas son envie d'y participer. Ce sera chose faite en 1984 en devenant le copilote de Jean-Pierre Jabouille, professionnel en Formule 1 et conducteur talentueux. La course doit traverser la Guinée, la Mauritanie et le Sierra Leone, sans parler du somptueux et impressionnant désert du Ténéré. Au début du mois de janvier 1984, le duo occupe les premières places du classement mais au cours de l'étape Dirkou-Agadir, les deux concurrents doivent déclarer forfaits à la suite d'une grosse panne de leur Lada. Sardou reviendra dans le Paris-Dakar l'année suivante, croisant sur sa route d'autres célébrités comme Claude Brasseur ou Daniel Balavoine, qui perdra la vie en janvier 1986 lors de l'édition du rallye, dans un accident d'hélicoptère. Quelques mois après sa première inscription au Paris-Dakar, Michel Sardou sort un 45 tours, coécrit avec Pierre Delanoë, où il évoque l'école privée, que souhaite remettre en cause le gouvernement socialiste de Pierre Mauroy : « J'ai fait les deux écoles et j'ai tout oublié / La nuit des Carmagnoles, la fin des assemblées / Les dieux de l'Acropole et les Saints

baptisés / J'étais des deux écoles et ça n'a rien changé ». Même si la chanson paraît engagée, elle reste néanmoins sobre et sans réelle prise de position. Mais cela n'empêchera pas Sardou de défiler le 24 juin 1984, comme 1,5 millions d'autres manifestants, en faveur de l'enseignement libre. Aux côtés de personnalités comme Jacques Chirac, François Léotard, Charles Pasqua, Edouard Balladur, Alain Madelin, Philippe de Villiers ou Marie-France Garaud, et tenant par la main son fils Romain, âgé de 10 ans. Mais pas question de se métamorphoser en porte-parole politique ou en étendard d'un mouvement : Michel Sardou a simplement voulu s'exprimer en qualité de citoyen. Les mauvais souvenirs des années 1970 et des problèmes sérieux qu'il a connus avec ses chansons « Je suis pour » ou « Le temps des colonies » remontent en surface et le chanteur ne veut pas revivre ses tristes moments. Et comme pour se mettre à l'abri des querelles partisanes ou des critiques trop assassines, Michel Sardou quitte régulièrement la France pour vivre en Floride, dans cette période. Il côtoie, entre autres, Julio Iglesias qui a élu domicile à Miami, et le soleil des Caraïbes lui offre le meilleur des anti-déprimants au même titre que la pêche au gros ou la lecture, à l'ombre des palmiers floridiens. Sardou est un jouisseur, qui adore son métier de chanteur, mais rêve toujours de théâtre et de cinéma. Il accomplira ces vœux dans les années 1990, sans jamais oublier d'offrir à ses admirateurs des spectacles dont il s'occupe de A à Z comme il l'expliqua récem-

ment au « Journal du Dimanche », le 25 novembre 2012 : « Je mets en scène mes spectacles et ce n'est pas bien compliqué. Les gens viennent me voir chanter avec des lumières et un son de qualité. Ils se moquent d'un lâcher de chameaux dans « Musulmanes » ou de voir débouler sur la scène un gros paquebot quand je chante « Le France ». On ne met pas en scène le groupe U2, juste Michel Sardou. »

PARTIE 4

SES TUBES, SON STYLE

« J'ai arrêté de chanter pour une raison très simple : ma maison de disques Tréma est une « maison de mange-merde ». Je leur ai fait gagner des milliards et ils ont eu le culot de vendre à Sony derrière mon dos. Je me suis réveillé un matin avec un contrat de neuf ans dans une autre maison. C'est moi qui ai traîné le chariot pendant 22 ans, les deux propriétaires ont ramassé la monnaie et m'ont laissé sur le carreau. La moindre des choses, je pense, c'était qu'on me donne une part du gâteau. On ne me change pas de rayon comme un vulgaire paquet de lessive. Ils ont oublié qui les a fait rois. Ils n'auront plus jamais une note de moi, même si je dois pour ça fusiller ma carrière. Je me suis fait baiser, mais j'ai la mémoire longue. J'ai décidé de casser mon contrat et je serai libre à partir du 1er janvier 2003. Dès que cette affaire sera réglée, je serai ravi de refaire de la scène. » En s'exprimant ainsi dans les colonnes de « Paris-Match » le 9 février 2002, Michel Sardou visait ses deux anciens com-

plices, producteurs et associés Jacques Revaux et Régis Talar, coupables selon Sardou, d'avoir revendu Tréma au géant Sony sans en avertir le chanteur. Une page se tourne avec la signature, en 2004, de son contrat chez sa nouvelle maison de disques Universal et la sortie de son album « Du plaisir », qui mettent fin à quelques années de retrait, en raison de son conflit avec le duo Revaux-Talar et son souhait de faire autre chose. Si sa carrière d'acteur au cinéma n'a jamais décollé (Sardou n'aura été à l'affiche que de trois films, de piètre qualité : « L'été de nos 15 ans » de Marcel Jullian, produit par Marcel Dassault en 1982, avec Cyrielle Claire ; « Cross » de Philippe Setbon, en 1986, aux côtés de Roland Giraud et Marie-Anne Chazel, et « Promotion canapé » de Didier Kaminka, sorti en 1990), Michel Sardou s'est investi dans le théâtre dès le milieu des années 1990. On a pu ainsi l'applaudir dans « Bagatelle(s) » au Théâtre de Paris en 1996 avec Nicole Calfan, Natacha Amal, Gwendoline Hamon et Frédéric Diefenthal, « Comédie privée » au Théâtre du Gymnase en 1999 et « L'homme en question » au Théâtre de la Porte Saint-Martin, en 2001, aux côtés de Brigitte Fossey et de son fils, Davy Sardou. L'interprète de « En chantant » acheta d'ailleurs le Théâtre de la Porte Saint-Martin en 2001 avec son producteur de spectacles d'alors, Jean-Claude Camus, avant de céder ses parts en 2005. En 2008, Michel Sardou retrouva les planches théâtrales pour le spectacle « Secret de famille », qu'il interpréta au Théâtre des Variétés, puis lors d'une tournée dans toute

la France, aux côtés d'Elisa Servier, Laurent Spielvogel, Louison Roblin et Davy Sardou. Mais Michel Sardou reste avant tout un chanteur, qui a vendu près de 100 millions de disques en 45 ans de carrière. Lauréat de 3 Victoires de la Musique (meilleur artiste interprète masculin en 1991, meilleure chanson de l'année pour « Musulmanes » en 1987 et Victoire du plus grand nombre de spectateurs pour un spectacle en 1990), Michel Sardou a aligné, tout au long de sa carrière, une série impressionnante de tubes et de titres emblématiques, façonnés par un style traditionnel. Une forme qui ne mélange ni le texte, ni la mélodie, ni l'orchestration, ni la voix, mais qui soigne à égalité ces quatre composantes. Musicalement, Michel Sardou a le plus souvent opté pour un genre musical neutre, difficile à rattacher à un univers précis, et ne cherchant pas à plaire plus au jeune public qu'à des spectateurs âgés. Il est ainsi difficile de classer la chanson « La maladie d'amour » dans une catégorie plus précise que celle de variétés. Pourtant, le chanteur a toujours su adapter son style à chaque époque et intégrer les nouvelles sonorités à son identité musicale. On remarque dans certains titres de la fin des années 1970 et du début des eighties, l'influence du disco (comme dans « J'accuse » ou « Être une femme ») ou l'importance des synthétiseurs dans les albums des années 1990 (comme « Chanteur de jazz », « La même eau qui coule » ou « Rouge »). Les seules constantes qui paraissent se dégager dans l'hétérogénéité des orchestrations et des mélodies sont la grande présence des cuivres et

la récurrence des envolées musicales, qui sont mises au service d'un certain sens de la dramatisation et d'un lyrisme que ses détracteurs qualifient volontiers de grandiloquent. Ces caractéristiques se retrouvent dans plusieurs tubes comme « Le France », « Les lacs du Connemara », « Je vais t'aimer », « Vladimir Illitch » ou « Musulmanes ». Et certaines de ses chansons, moins connues, poussent ces aspects très loin et offrent une tonalité qu'on peut qualifier d'épique comme « Un roi barbare », « L'an mil », « Un accident », « Vincent », « Loin » ou « Beethoven ». Compositeur ou co-compositeur de 15 % de ses chansons, Sardou a d'abord travaillé pour les musiques avec Jacques Revaux, Jean-Pierre Bourtayre (l'un des compositeurs de grands hits pour Claude François tels que « Alexandrie, Alexandra », « « Magnolias for ever » ou « Le téléphone pleure »), Pierre Billon, Toto Cutugno ou Didier Barbelivien avant de renouveler ses équipes au début des années 2000, faisant appel à des musiciens comme Jacques Veneruso, Robert Goldman (frère de Jean-Jacques Goldman) ou Daran.

En ce qui concerne le style littéraire, Michel Sardou ne recherche pas l'innovation, contrairement à des auteurs et chanteurs comme Serge Gainsbourg, Claude Nougaro, Alain Souchon ou Renaud. Ses textes suivent des schémas classiques, marqués par des rythmes réguliers épousant les mélodies et par la présence constante de la rime, à l'exception de quelques très rares chansons comme « Une lettre à ma femme »,

sortie en 1985. Cela s'explique, en partie, par la régularité de ses collaborations avec les paroliers Pierre Delanoë et Didier Barbelivien (sans oublier Gilles Thibaut, Claude Lemesle, Jean-Loup Dababie, Vline Buggy ou Yves Dessca, mais plus épisodiquement pour ceux-là), gardiens et défenseurs d'un certain classicisme made in France. Les mots sont souvent simples, issus du langage courant, éventuellement familier comme on l'entend dans le titre « Putain le temps ». C'est moins la crudité du langage, qu'illustre par exemple l'œuvre de Léo Ferré, que celle des situations décrites par ses textes qui a pu jouer un rôle dans la cristallisation de réactions violentes à son encontre durant les années 1970, contribuant à son image de chanteur « populiste » et sa réputation de « démagogue ». Auteur ou co-auteur de 90 % de ses chansons (dont 30 % comme unique parolier), Michel Sardou serait l'un des artistes français récoltant le plus de droits d'auteurs de la SACEM chaque année (avec Jean-Jacques Goldman, Charles Aznavour, Francis Cabrel et Alain Souchon pour les vivants, Charles Trénet, Claude François et Joe Dassin pour le disparus).

Ses tubes et chansons emblématiques

« La java de Broadway », sortie en 1977, dépeint une sortie entre amis dans le quartier new yorkais de Broadway où fusent les comparaisons avec la fête que l'on peut faire en France, notamment à Meudon.

« Les Ricains » sort en 1967 quand le général de Gaulle condamne l'intervention américaine au Vietnam et claque la porte de l'OTAN. Michel Sardou rend hommage dans cette chanson aux appelés américains de la Seconde guerre mondiale. Le titre est interdit de diffusion sur les radios françaises et tient particulièrement à cœur à Sardou ces années-là, au point qu'il l'enregistrera une seconde fois, en 1970, sur l'album « J'habite en France ».

« Monsieur le Président de France ». Sur le même thème (la reconnaissance envers l'Amérique alliée et la mémoire de ce que la France lui doit), Michel Sardou insiste, persiste et signe en invectivant directement le Président de la République française.

« J'habite en France ». Sur le ton de l'humour, l'esprit goguenard et le chauvinisme, Sardou évoque la douceur de vivre « à la française » et vante au passage quelques qualités made in France comme l'amour, le bon vin, les jolies femmes, les chansons à boire ou les bistrots.

« Le rire du sergent » et « Les bals populaires » : deux grands tubes de l'année 1971, consacrés aux souvenirs du service militaire pour le premier et aux fêtes du samedi soir dans les villes et villages de France pour le second.

« Maudits Français ». Á travers le résumé des car-

actéristiques typiques de certains pays étrangers, Michel Sardou se demande en quoi consiste le défi d'être français : « Á en croire les sondages / Qui je suis, j'en sais rien / Un graphique, une image profil américain ». Et il insiste sur le rêve d'indépendance des Français.

« Bonsoir Clara », une chanson comique de Michel Sardou sortie en 1972 avec laquelle le chanteur se forge une image de machiste assumé, fermement opposé au mariage. En cela, « Bonsoir Clara » s'inscrit dans la même veine qu'une autre tirade de l'artiste contre cette institution, « Vive la mariée » parue en 1971. Après le succès public de « Bonsoir Clara » (aujourd'hui quelque peu oublié), Michel Sardou ira encore plus loin dans le même registre avec « Je veux l'épouser pour un soir » en 1974, mais avec un ton plus sérieux.

« Le surveillant général ». C'est la première chanson consacrée à un thème cher à Sardou : l'éducation. Ici, le chanteur dénonce ici le comportement abusif de certains maîtres censés incarner l'autorité sur la jeunesse. Avec le titre « Monsieur Ménard », sorti quelques années plus tard, Sardou abordera cette fois la violence à l'école (celle dont un professeur est victime).

« La maladie d'amour », sûrement le plus grand tube de Sardou, resté neuf semaines en tête du hit parade en 1973.

« Les vieux mariés » et « La marche en avant »

: deux jolis succès en 1974. Avec « Les vieux mariés », il chante « Tu m'as donné de beaux enfants / Tu as le droit de te reposer maintenant ») et on lui reprochera un ton très patriarcal et archaïque.

« Les villes de solitude » évoquent l'ennui d'un homme devant la banalité de sa vie, qui noie ses angoisses dans l'alcool. Le narrateur rêve qu'il ose être un autre et éprouve des fantasmes brutaux mais sans passer à l'acte (« J'ai envie de violer des femmes / De les forcer à m'admirer / Envie de boire toutes leurs larmes / Et de disparaître en fumée »), puis retourne à la monotonie de son quotidien, une fois l'alcool et ses effets dissipés. La chanson est mal reçue par les mouvements féministes, qui protestent vivement.

« Une fille aux yeux clairs » est l'hommage d'un homme à sa mère et l'une des plus célèbres chansons de Michel Sardou sur le thème des relations filiales.

« Le France » est l'éloge du paquebot « France » alors amarré au « quai de l'oubli », dans le port du Havre. Grand tube de Sardou, il est salué par les syndicats et le Parti communiste, en même temps qu'elle contribue à donner de Michel Sardou l'image d'un chanteur patriote.

« Je vais t'aimer », un des gros succès de Michel Sardou, raconte une nuit d'amour. Sur des paroles de Gilles Thibaut et une musique de

Jacques Revaux, librement inspiré du concerto d'Aranjuez.

« J'accuse » dénonce, sous forme de pamphlet, les grandes dérives de l'humanité comme la pollution, les guerres ou les génocides.

« Le temps des colonies ». Une chanson controversée à laquelle certains reprochèrent de faire l'apologie de la colonisation. Sardou s'en est toujours défendu, en évoquant le deuxième degré de la chanson.

« Je suis pour » traite de la colère d'un père dont l'enfant a été assassiné. Cette chanson sort en 1976 (hasard ou pas ?) pendant l'affaire Patrick Henry qui tua le petit Philippe Bertrand à Troyes. La polémique fit rage entre les pro et les anti-peine de mort qui reprochent à Sardou de prendre position pour la guillotine. Pour l'artiste, il s'agissait d'un texte sur la loi du talion et les instincts paternels. Quelques années plus tard, Michel Sardou estimera avoir écrit un polar musical et que le titre de la chanson « était bien mal choisi ».

« Dix ans plus tôt » confirme le désir de Sardou d'apaiser les esprits, après les polémiques de 1976. « Si j'ai des idées quelquefois qui dérangent / J'en ai aussi qui font danser ». Michel Sardou renoue avec la chanson d'amour et fait de ce slow l'un des succès de l'été 1977, qui demeure comme l'un de ses plus grands tubes.

« En chantant ». Une ritournelle presque enfantine, sortie en 1978, qui sonne comme un retour aux sources avec l'évocation de l'enfance et de son père, deux thèmes récurrents dans son œuvre. En 2004, la troupe de la « Star Academy » a remis cette chanson au goût du jour.

« Je vole », que Michel Sardou a composée seul, narre la fugue d'un adolescent en pleine nuit, après avoir laissé une lettre à ses parents. On le retrouve dans un train, qui l'emporte toujours plus loin, mal à l'aise entre son désir d'autonomie et l'angoisse de l'inconnu. On a aussi parlé de cette chanson comme parlant du suicide d'un fils, expliquant son geste.

« Je ne suis pas mort, je dors ». Mystérieuse au premier abord, cette chanson se penche sur la survie de l'âme après la mort du corps ou, encore, de la persistance dans la mémoire collective de l'œuvre d'une vie. Hommage à Claude François disparu en 1978, ce titre était le préféré de François Mitterrand dans le répertoire de Sardou. Mitterrand qui lui décernera la légion d'Honneur au titre de chevalier lors d'une réception dans les palais de l'Élysée le 20 janvier 1993.

« Ils ont le pétrole, mais c'est tout », enregistré en 1979, contient de discrètes allusions à une bande dessinée de Christian Godard, « L'émir aux sept bédouins », dont la première édition date de 1974. Extraits de quelques paroles : « Ils

ont le pétrole / Mais ils n'ont pas d'eau / Et pour boire, où vont-ils ? / Chez Moët et Chandon ! »

« Être une femme » est une chanson satirique sur les femmes, prêtant à différentes interprétations. Avec ce titre, Michel Sardou porte t-il un regard amusé et railleur sur l'évolution de la condition féminine en prise avec cette contradiction qui consiste à renier toute féminité pour servir la cause des femmes ? « Enceinte jusqu'au fond des yeux / Qu'on a envie d'app'ler Monsieur / En robe du soir, à talons plats / Qu'on voudrait bien app'ler Papa »). Ou au contraire, ne présente-t-il pas plutôt la femme des années 1980 comme un objet de désir, paradoxalement plus féminin que jamais ? « Femme des années 1980 / Mais femme jusqu'au bout des seins / Qu'on a envie d'appeler Georges / Mais qu'on aime bien sans soutien-gorge ». En 2010, Michel Sardou donnera une suite à la chanson, dressant un nouveau bilan sur ce qu'est, selon lui, le fait d'être une femme dans les années 2000.

« Les lacs du Connemara » est l'évocation lyrique de l'Irlande et certainement le tube le plus indémodable du répertoire de Sardou. Un classique des fêtes de villages et des soirées d'étudiants. Le compositeur Jacques Revaux a lui-même dirigé l'orchestre symphonique de Londres lors de l'enregistrement.

« Afrique adieu », chanson typique du goût de Sardou pour le voyage, décrit sur un mode

lyrique une vision pessimiste du tiers-monde africain. Un titre rythmé et mélancolique, qui sera par la suite égayé, en concert, et où il perdra un peu son sens premier.

« Il était là (le fauteuil) » reste un magnifique hommage de Michel à son père Fernand Sardou, à travers le thème du passage de flambeau entre plusieurs générations d'aristes.

« Vladimir Illitch » se veut un réquisitoire contre les dérives de l'ex-Union soviétique. Dans cette chanson sortie en 1983, Sardou invoque Lénine et affirme que les idéaux socialistes se sont perdus dans la corruption et d'autres déviances (« Lénine, relève toi / Ils sont devenus fous ») avec des références au Printemps de Prague en 1968 ou à la « normalisation » en Pologne. Pour ce titre, Michel Sardou a néanmoins souhaité inclure quelques passages élogieux vis-à-vis de Lénine (« Lénine, relève-toi / Toi qui avais rêvé l'égalité des hommes / Tu dois tomber de haut dans ton éternité / Devant tous ces vieillards en superbe uniforme »), se disputant à ce sujet avec son co-parolier Pierre Delanoë, farouchement anticommuniste.

« L'an mil ». C'est une chanson historique, coécrite avec Pierre Barret (ancien patron du magazine « L'Express » puis de la radio Europe 1 et ex-compagnon de l'actrice Mireille Darc, décédé en 1989), qui lie les peurs du Moyen Âge à la crise d'aujourd'hui, les deux époques étant

séparées par un intermède de synthétiseurs et d'orgues. Reprenant les thèmes de « Dies Irae » de Camille Saint-Saëns ou de « La symphonie fantastique » d'Hector Berlioz, ce titre a été écrit pour donner lieu à des mises en scène grandioses lors des concerts de Sardou.

« Une femme, ma fille » s'inspire du poème de Rudyard Kipling, « Tu seras un homme, mon fils ». Transposant le texte original, Michel Sardou en fait le discours d'un père qui conseille à sa fille, pour devenir une femme heureuse, de ne pas écouter les chants des féministes qui l'éloigneront du bonheur : « Si tu n'écoutes pas la voix des mal-aimées / Qui voudraient à tout prix te citer / Comme un témoin au procès du tyran / Qui caresse ta main ». Et aussi de construire sa vie auprès d'un homme qu'elle aime et qui l'aimera en retour.

« Parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Une ode à l'amitié virile. Le refrain et le titre sont une citation de Montaigne. Les paroles sont signées Jean-Loup Dabadie et la musique, Michel Sardou.

« Chanteur de jazz » : une chanson à haut débit avec un texte de Jean-Loup Dabadie, qui se veut une visite guidée de New York. « Pour les chansons à fort débit, personne au-dessus de Jean-Loup, dira Michel Sardou dans « La moitié du chemin » paru en 1989 chez Nathan. C'est un brillant bavard, charmeur, drôle perpétuelle-

ment amoureux. Il travaille comme un horloger. Il sait parfaitement voler sur les musiques. Avec lui, la mélodie est faite d'abord. Il m'a appris à écrire tous les jours, même si ça ne vient pas. Il appelle ça « faire des balles ». Il voudrait aussi m'empêcher de fumer, mais là, il m'emmerde ! »

« Musulmanes ». Un grand succès auprès du public comme des critiques. Sacrée meilleure chanson de l'année aux Victoires de la Musique en 1987.

« Happy birthday » est une chanson désabusée sur le métier d'artiste, sortie en 1987 et dans laquelle Michel Sardou clame son amour pour l'Amérique.

« Le privilège » évoque les sentiments douloureux d'un garçon qui n'ose pas avouer son homosexualité à sa famille. « Qu'est-ce qu'il vont dire à la maison / Un garçon qui aime un garçon ? ».

« Marie-Jeanne » est une chanson dans l'esprit rock, parue en 1990, et dont le clip fût réalisé par le metteur en scène Didier Kaminka. On y voit Thierry Lhermitte, partenaire de Sardou dans la comédie « Promotion canapé », sortie la même année au cinéma et signée Kaminka. Un film dans lequel joue Michel Sardou, aux côtés également de Grace de Capitani, Claude Rich, Patrick Chesnais, Jean-Pierre Castaldi, Zabou, Margot Ascabal, Daniel Gélin, Rufus, Catherine Alric, Romain Bouteille et Martin Lamotte.

« Le bac G ». Une pierre lancée dans le jardin du ministre de l'Éducation nationale Lionel Jospin et qui aborde le thème des « lycées poubelles ». Jospin se serait indigné qu'un « saltimbanque » vienne lui faire la leçon.

« Salut ». C'est l'ultime collaboration de Michel Sardou avec son compositeur et producteur Jacques Revaux, sur des paroles de Jean-Loup Dabadie. « Salut, salut / Je suis venu vous dire salut / Et puis merci d'être venus / Une autre année, un autre endroit / Adieu jusqu'à la prochaine fois / Salut. » Comme un hommage à « Ma plus belle histoire, c'est vous » de Barbara, une chanteuse que Sardou apprécie et dont il reprendra « L'aigle noir » lors de ses galas en 2006.

« La rivière de notre enfance ». Un duo avec le chanteur canadien Garou qui offre à Sardou les premières places des hits parade en 2009. « Je me souviens d'un arbre / Je me souviens du vent / De ces rumeurs de vagues / Au bout de l'océan ».

« Allons danser », une chanson sortie en 2007 et qui traite de tous les problèmes actuels de notre société.

« Je viens du Sud » date de 1981 et raconte la nostalgie, avec une première allusion à son père : « J'ai dans la voix certains soirs / Quelque chose qui crie / Mélange d'un chant barbare / Et d'un ciel d'Italie / Des colères monumentales / Que

les vents m'ont soufflées / Les discours interminables / Après le déjeuner / Je viens du Sud et par tous les chemins j'y reviens ».
Dans le répertoire de Michel Sardou, les thèmes principaux de la variété (comme l'amour ou les relations filiales) cohabitent avec des sujets propres à la chanson à textes ou engagée telles que la critique sociale et politique, la mort. Sans oublier l'histoire et le voyage. Cet amalgame, emprunté à différents styles de chansons, empêche de le circonscrire dans un univers bien précis, mais façonne son identité artistique. Ainsi, les chansons sur l'amour sont les plus nombreuses (avec les plus célèbres comme « La maladie d'amour », « Je vais t'aimer », « Et mourir de plaisir », « Je t'aime, je t'aime »), ce qui n'est pas étonnant pour un artiste de variétés. Mais elles sont suivies de près par les chansons relatives à la politique ou décrivant notre société et ses mœurs (une cinquantaine de titres environ). On trouve dans cette catégorie des titres phares comme « J'accuse », « Le France », « Le bac G », « Les deux écoles » ou « Allons danser ». Michel Sardou semble également accorder une grande importance à l'enfance ainsi qu'aux relations entre parents et enfants (une quinzaine de titres) comme « Je vole », « Il était là », « Une fille aux yeux clairs », « Une femme, ma fille » ou « Petit ». On retrouve aussi de nombreux titres consacrés au temps qui passe et à la mort (une vingtaine de chansons) parmi lesquelles « Je ne suis pas mort, je dors », « La même eau qui coule » ou « Les routes de Rome ». Il faut sans doute rattacher

à ce thème les chansons consacrées à tel ou tel évènement historique (une quinzaine). Citons « Les Ricains », « Vladimir Illitch », « L'an mil » ou « Danton ». Le thème de l'armée et de la guerre est aussi très présent dans l'œuvre de Michel Sardou (« La marche en avant », « Les Ricains », « Si j'avais un frère au Vietnam », « Verdun », « La bataille »). Et il semble que le chanteur ait été profondément marqué par son service militaire comme le montrent les titres « Le rire du sergent » et « Encore 200 jours ». Attiré par les autres contrées et l'évasion (« Les lacs du Connemara », « Musulmanes », « Afrique adieu »), le goût de Sardou pour les chansons de voyage se met le plus souvent au service de son attirance et de sa fascination pour les Etats-Unis. Bien que Michel Sardou ait souvent été présenté comme un chanteur « cocardier » et « patriote », il a en réalité consacré bien plus de chansons aux USA qu'à la France. Un pays dans lequel il a vécu plusieurs années (en possédant une propriété proche de Miami). Son tout premier succès, « Les Ricains », montre déjà le fort tropisme atlantiste de ses orientations politiques et géographiques. On se souvient aussi de « La java de Broadway » et « Chanteur de jazz ». Cette attirance était vue d'un mauvais œil au début des années 1970 quand Sardou semblait défendre bec et ongles les Etats-Unis en pleine guerre au Vietnam. Mais s'il évoque souvent ce pays avec un certain idéalisme comme dans « L'Amérique de mes dix ans », « Happy birthday » ou « Je vous ai bien eus » (« Je disais souvent l'Amérique / Je sais que moi,

j'irai un jour / Et que j'en reviendrai plus riche / Que Dupont de Nemours »), Sardou exprime, par moments, un désenchantement réel. Comme dans « Los Angelien » ou il chante « on passe trois cent jours sans pluie / sans rien à raconter » ou dans « Huit jours à El Paso ». Dans cette dernière chanson, écrite après un voyage dans le Colorado avec son ami Johnny Hallyday, il regrette la disparition de l'ambiance Far West au profit de la modernité. Aujourd'hui encore, Michel Sardou continue de chanter « La java de Broadway », « Chanteur de jazz » ou « Les Ricains » lors de ses concerts. Depuis 1973, Sardou n'avait interprété « Les Ricains » qu'à deux reprises lors de ses shows : en 1991 au moment de la guerre du Golfe et en 2004, lors de l'intervention américaine en Irak.

Enfin, au niveau de ses influences et de ses filiations, Sardou n'est l'héritier d'aucun chanteur français en particulier. Il se reconnaît néanmoins dans une tradition d'artistes francophones à forte popularité comme Jacques Brel, Jean Ferrat, Charles Aznavour ou Gilbert Bécaud. Par rapport à ses contemporains, Michel Sardou s'apparente aussi bien aux rockers français comme Johnny Hallyday ou Eddy Mitchell qu'aux chanteurs de variétés tels que Claude François, Julien Clerc, Serge Lama, Michel Fugain, Gérard Lenorman ou Michel Delpech. Et pour son côté sulfureux, il évolue dans la sphère d'un Renaud ou d'un Maxime Le Forestier, mais d'un autre bord politique évidemment. Enfin, du côté des successeurs potentiels de Michel Sardou, on pourrait

citer plusieurs personnalités comme Florent Pagny, Patrick Bruel, Garou, Christophe Maé, ou Bénabar qui allient la popularité, des textes personnels, plus ou moins engagés, et des tubes repris en chœur par leurs fans.

PARTIE 5

L'HOMME TRANQUILLE

« Les nouvelles stars sont aujourd'hui formatées par les maisons de disques. Hier, la difficulté consistait à mettre un visage sur un succès, maintenant, c'est de savoir qui chante le succès. Dans la nouvelle génération, une chanteuse comme Nolwenn Leroy me paraît originale. Il faut être gonflé pour chanter dans une langue régionale, le breton, et faire un triomphe dans les Pyrénées-Orientales. Toutes les grandes vedettes de la chanson française sont des gens à contre-courant. De Charles Aznavour, on disait qu'il n'avait ni la voix, ni le métier pour faire ce métier. Julien Clerc et moi, nous nous sommes imposés en pleine fascination américaine. Frank Alamo était surnommé le « Sinatra français » ! », notait l'interprète de « La maladie d'amour » dans un entretien publié il y a quelques mois dans le quotidien « Le Figaro ». Du haut de ses 66 ans

et de ses 45 ans de carrière, Sardou fait figure de « pape » fringant des variétés françaises. Avec sa force tranquille et la sérénité de l'artiste à qui on ne la fait plus, il peut se pencher sur ses débuts avec une lucidité sans pareille : « Je chantais mal, j'étais mauvais quand je passais à la télévision, je faisais la gueule, je me baladais de tous les côtés, de cabarets en cabarets…Maintenant, j'aurais 20 ans, je commencerais une carrière, je ne suis pas sûr que je réussirais le parcours. De nos jours, c'est assez ingrat de faire la promotion d'un nouvel album, c'est assez compliqué. » se souvenait-il dans une interview à la radio. Depuis le 27 novembre 2012, Sardou a entrepris au Havre une longue tournée, passée par le Palais Omnisports de Paris-Bercy les 12,13 et 14 décembre 2012, et qui se terminera le 23 mars 2013 à Grenoble. Il se produira aussi en Belgique et en Suisse. Pour cette série de récitals, appelée « Les grands moments », Michel Sardou n'interprète que ses plus grands succès. De « La maladie d'amour » aux « Lacs du Connemara » en passant par « Dix ans plus tôt » ou « Je vais t'aimer », les aficionados de Sardou en ont pour leur argent, leurs yeux et leurs oreilles. « C'est Jacques Veneruso, mon chef d'orchestre, qui m'en a donné l'idée, a expliqué le chanteur à l'Agence France Presse (AFP), le 27 novembre 2012. Les gens sont fidèles à ce qu'ils ont aimé. Á la sortie de mes concerts, ils me demandent toujours, mais pourquoi vous n'avez pas chanté celle-là ou celle-ci ? C'est la « mienne », me disent-ils… Ils ont tendance à s'approprier les chansons qui ont marqué des

moments de leurs vies. Moi le premier d'ailleurs. Je me souviens avoir engueulé, un jour, Elton John parce qu'il n'avait pas chanté « ma » chanson de lui que j'adore, « Tonight », lors d'un de ses concerts. » Mais pas question de trop surprendre le public avec de nouvelles orchestrations qui pourraient déformer le son original : « S'il me prenait l'envie de chanter « La maladie d'amour » en jazz, j'irais à la catastrophe. Il faut qu'à la quatrième mesure, les gens aient reconnu la chanson, mais qu'on les surprenne avec de nouveaux sons ou un découpage différent. Il y a certains grands succès qui ne vieillissent pas et on ne sait pas pourquoi. D'autres se sont un peu figés, ça vient souvent des paroles, d'expressions des années 1970-1980. » Et comment se prépare t-on à une quarantaine de concerts, qui durent chaque fois deux heures, lorsqu'on a dépassé les 65 ans ? « Ma voix se porte bien. J'ai 65 ans, donc j'ai perdu deux tons comme tous les hommes qui ont plus de 50 ans. Mais je ne travaille jamais ma voix entre deux tournées. Il faut se préparer au bon moment, c'est-à-dire trois semaines avant. La voix, c'est une question de respiration comme pour les chevaux de courses. Et j'en parle en connaissance de cause, car je suis un éleveur de chevaux passionné, j'ai commencé avec Alain Delon dans les années 1970. L'entraînement d'un cheval avant la course et d'un chanteur avant une tournée, c'est pareil : il faut qu'il respire et sache accélérer à la fin. », jugeait Sardou dans un entretien pour « Le Journal du dimanche », en date du 25 novembre

2012. Et lorsque l'Agence France Presse revient sur toutes les polémiques suscitées par certains de ses titres, que nous avons évoqué dans les chapitres précédents, Michel Sardou rétorque : « J'écrivais 7 à 8 chansons par jour et, parfois, je ne me rendais pas compte qu'il y avait des maladresses. Certaines de ces maladresses m'ont coûté assez cher d'ailleurs, puisque j'ai eu des réactions très violentes. J'ai ainsi pris l'habitude de modifier légèrement sur scène les paroles de certains de mes titres pour dire la même chose de façon plus légère. Mais jamais pour masquer les positions qu'on a bien voulu me prêter. On m'a traité de sexiste, d'homophobe ou raciste. Est-ce que cela m'a touché ? Oui et non. Je trouvais ça un peu disproportionné parce que ce ne sont que des chansons. Dans chaque chanson, 10 % correspondent à ce que je suis, mais tout le reste, c'est une histoire comme un acteur qui joue le rôle de méchant dans les films. Et je suis de tout cœur avec le rappeur Orelsan qui a été attaqué après s'être mis dans la peau d'un homme violent avec sa chanson « Sale pute ». C'était ridicule de lui faire un procès d'intention, alors que c'est un type qui est complètement dans son métier, qui fait son boulot, plutôt pas mal d'ailleurs. Il y aura toujours des cons, c'est rassurant.. » (source : Agence France Presse –AFP). Et Sardou considère notre époque « un peu sombre pour en faire des chansons ». Le chanteur précise : « J'ai l'impression que le monde marche sur la tête aujourd'hui : ces guerres partout qui peuvent déboucher sur une

guerre totale à n'importe quel moment, cette haine qui ressort, cette opposition des uns contre les autres…Peut-être que je ferai une chanson là-dessus, mais tout de suite, je n'en ai pas envie. » En janvier 2006, Sardou le père dût faire face à une terrible épreuve. Cynthia, la deuxième fille qu'il eut de son premier mariage avec Françoise et qui se surnomme elle-même Li Lou, sort un livre. « Le livre de Li Lou commence par un suicide, continue par un « procès du père », enchaîne avec un viol collectif. Tous les éléments sont réunis pour classer l'histoire dans les premières ventes des essais et documents. Horreur, malheurs, qui pourraient se régler en famille ou dans le cabinet d'un médecin spécialisé, et qui aboutissent sur une place publique avide d'histoires à sensation. Pour Michel, qui n'aime pas « déballer », c'est un coup dur. Il est sollicité d'un peu partout pour répondre aux reproches qui lui sont faits. Le 16 janvier 2006, sur France 3, il s'installe à la table de Marc-Olivier Fogiel, sachant ce qu'il va dire. Tout est bien calé dans sa tête. Il s'en serait bien passé mais il n'a pas le choix, c'est le chemin obligatoire pour dédramatiser, si possible, et faire son mea culpa. », écrivent nos consoeurs Annie Réval et Caroline Réali en page 294 de leur excellent ouvrage, « Michel Sardou. L'ombre et la lumière », paru aux éditions France-Empire en 2007. Quelques jours plus tard, Sardou confiera à l'hebdomadaire « VSD » : « Je ne l'ai jamais battue ou touchée. Je n'étais pas parfait, d'accord. J'ai fait ce que j'ai pu avec ce que j'avais. Je n'ai pas élevé mes filles,

c'est vrai. Mais je l'ai toujours dit. Je ne m'en suis jamais caché. Quoi que Cynthia ait écrit dans son livre, je lui pardonne… »
Une blessure à l'âme et une erreur de sa fille qui le marqueront à jamais, lui, le fils unique, qui a perdu sa mère le 2 avril 1998. Cette nuit-là, Sardou se repose dans sa chambre d'hôtel à Avignon, ville-étape d'une de ses tournés, lorsque le téléphone sonne. C'est justement Cynthia qui se trouve à l'autre bout du fil pour annoncer la triste nouvelle à son père : Jackie Sardou vient de mourir. En dépit de sa peine immense, l'artiste doit poursuivre sa route. The show must go on ! Et le 3 avril 1998, face au public de Nancy où il se produit, Sardou dédie à sa maman l'une de ses plus belles chansons, coécrite avec Claude Lemesle, « Une fille aux yeux clairs » dont les paroles sonnent de manière encore plus émouvante : « Je n'imaginais pas les cheveux de ma mère / Autrement que gris-blanc / Avant d'avoir connu cette fille aux yeux clairs / Qu'elle était à vingt ans ». Et le 4 avril 1998, devant la longueur des applaudissements et la ferveur des bravos qui amplifient l'émotion au Forest National de Bruxelles, le chanteur s'exclame : « Je suis sûr qu'elle vous a entendus ! » Lors des obsèques de Jackie Sardou, célébrées le 6 avril 1998 à l'église Saint-Pierre de Neuilly sur Seine, Michel retrouve une personne qu'il avait bien connu, une vingtaine d'années auparavant : Anne-Marie Périer, fille du comédien François Périer et à l'époque, directrice de la rédaction de l'hebdomadaire féminin « Elle ». Des retrouvailles qui vont

changer sa vie. Divorcé de Babette en 1998, après 22 ans de mariage, Sardou traverse alors une période personnelle difficile. Il connaît Anne-Marie Périer, par ailleurs demi-sœur du célèbre photographe Jean-Marie Périer, depuis 1978, date à laquelle il l'avait fortement courtisé. Mais sachant que Michel Sardou était marié à Babette, la journaliste de « Elle » avait éconduit la star du disque. Vingt ans après, les deux cœurs sont à prendre et Sardou raconta à « Paris-Match » les détails de leur rapprochement : « Un matin, vers 10 heures, cela s'est imposé à moi comme une évidence. Je l'ai contactée à son bureau, au magazine « Elle ». Anne-Marie n'était pas là. Je ne lui avais pas téléphoné depuis deux ou trois ans. J'ai laissé un message la priant de me rappeler. Ce qu'elle a fait de New York. Pour elle, il était quatre heures du matin…Je me suis entendu lui déclarer : « Est-ce que je te fais encore de l'effet ? » J'étais inquiet. J'ignorais tout de sa vie privée et je lui ai demandé sa main. Cela s'est passé très vite. Je l'ai raconté à plusieurs reprises, mais je ne m'en lasse pas. Et je m'en félicite encore… » (extrait de « Paris-Match » en date du 28 septembre 2004. Après un été de villégiature dans la maison en Corse de ses amis Philippe et Maryse Gildas, où il se retrouve avec Michel Fugain, insulaire d'adoption avec qui il était brouillé depuis quelques années, Sardou se prépare en grandes pompes pour l'évènement qui lui tient le plus à cœur en ce mois d'octobre 1999 : son mariage avec Anne-Marie Périer. En ce lundi 11 octobre 1999, la mairie de Neuilly-sur-Seine accueille

un nombre impressionnant de vedettes : Johnny Hallyday et sa jeune épouse Laetitia, France Gall (qui sort de son silence, depuis les morts de Michel Berger et de leur fille Pauline, et qui est l'une des meilleures amies d'Anne-Marie Périer), Régine, Mireille Darc, Christian Clavier et Marie-Anne Chazel, Didier Barbelivien, Sylvie Vartan, Françoise Hardy, Jacques Dutronc, Jean-Marie Périer, Eddy Mitchell, Michel Drucker et Dany Saval, Jacques Revaux, le producteur Jean-Claude Camus, Philippe et Maryse Gildas. Sous le regard du maire de Neuilly-sur-Seine, un certain Nicolas Sarkozy, par ailleurs ami de longue date de Sardou, les témoins du marié (Johnny Hallyday, Eddy Mitchell et Maryse Gildas) assistent le chanteur et signent les documents municipaux. Un déjeuner a lieu dans le superbe atelier-serre, prêté par le couturier Azzedine Alaïa, en présence de nombreux invités, dont Mathias et Paul, les deux grands fils d'Anne-Marie Périer. Et le soir, le dîner accueille, entre autres, le Président de la République Jacques Chirac, venu accompagné de sa fille et conseillère Claude, qui croise Valérie-Anne Giscard d'Estaing, fille de l'ex-chef d'État, venue avec son époux, l'éditeur Bernard Fixot ou Nicolas Sarkozy et sa femme Cécilia. Au menu du repas de noces : une fricassée de rougets, un agneau de Sisteron aux truffes, une compote de figue et de grenades, arrosés de champagne et grands vins, le tout agrémenté de chansons à cappella et de grandes crises de rire. Quelques jours plus tard, c'est Romain qui convolera à son tour en justes noces avec une jeune et ravissante

Italienne, nommée Francesca Gobbi. Pour Michel Sardou, âgé alors de 51 ans, c'est le début d'un nouveau parcours avec celle qui partage toujours son quotidien, Anne-Marie. Celle-ci a abandonné ses activités journalistiques pour profiter au maximum de son existence avec Michel Sardou. Entre les deux, l'osmose est totale. Même façon de penser, d'agir, de prendre les choses en dérision et de rire. Entre la Corse, la Normandie et Paris, les Sardou vivent comme deux jeunes amoureux…

« On dit qu'un boxeur qui n'a pas faim ne gagnera jamais un combat. Moi, j'aime les grands défis, les vastes projets, les grandes choses. J'ai toujours vécu au-dessus de mes moyens. Mes banquiers ont peur de moi, moi pas. Je ne suis pas un nouveau riche, mais, comme disait Coluche, je suis un ancien pauvre. Je gagne très bien ma vie, mais je dépense tout. L'argent, c'est fait pour ça. Si je vais au ciel, j'irais tout nu ! Á vingt ans, j'avais les dents qui rayaient le parquet. S'il avait fallu, j'aurais signé un contrat avec le diable ! ». Du pur Sardou dans ces propos extraits d'une autre interview, publiée dans « Paris-Match », le 21 août 2003. Son rapport à l'argent explique sans doute pourquoi il n'a jamais voulu quitter la France pour des raisons fiscales, au contraire de certains de ses amis comme Alain Delon ou Johnny Hallyday. Et pour lui, il n'y a rien de confiscatoire à payer 75 % d'impôts si on gagne comme lui plus d'1 million d'euros annuels tant que « cela ne dure que deux ans comme l'a pro-

mis François Hollande. Deux ans, on ne va pas en mourir et les riches ne vont pas défiler avec des pancartes tout de même. Tout le monde doit se serrer la ceinture actuellement, alors, il ne faut pas se défiler. Quand à Gérard Depardieu qui a choisi de s'exiler en Belgique, je trouve que c'est très maladroit de sa part, dans le contexte actuel. En plus, il va se faire chier comme un rat mort, là-bas ! Je serais lui, je ne pourrais pas vraiment me regarder dans une glace avec cette décision… » disait Sardou lors d'un reportage sur BFM-TV en décembre 2012. Toujours aussi présent sur le devant de la scène, s'il n'a pas de nouveau projet d'album pour l'instant, Michel Sardou songe déjà à revenir au théâtre en 2014. « Je reste persuadé qu'on fait le plus beau métier du monde, que ce soit comédien de théâtre ou chanteur. Le jour où je m'ennuierai, je crois que je ne dirai rien à personne, je rentrerai chez moi et je m'occuperai de mes chevaux… » Alors que son ami Eddy Mitchell a officiellement fait ses adieux à la scène mais sans arrêter l'enregistrement de disques, Michel Sardou poursuit sa route avec le tempo qui lui convient. Contrairement à Johnny Hallyday, qu'il voit beaucoup moins, l'interprète de « La java de Broadway » n'a jamais aimé les shows bourrés d'effets spéciaux ou nécessitant des grandes machineries. Certes, Sardou chante dans des salles importantes, mais privilégie le récital à la Charles Aznavour ou à la Gilbert Bécaud. Et lorsqu'on demande à Michel Sardou s'il connaît la date où il annoncera la fin de sa carrière, le chanteur populaire répond, imper-

turbable : « Non car quand on se fixe des dates, on les regrette aussitôt… »

René CHICHE

Références bibliographiques
« L'ombre et la lumière» / Éditions France-Empire

Spécial Stars

La revue des biographies de stars !

Abonnez-vous

58 €
pour 8 numéros

Nos magazines
en numérique
sur iPad : www.zinio.com
ou sur internet :
www.lafontpresse-digitale.fr
ainsi que les 80 magazines Lafont presse

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à - Lafont presse - Abonnements
53 rue du Chemin Vert - 92100 Boulogne - Tél. : 01 46 10 21 21
www.lafontpresse.fr

❑ **Oui, je m'abonne à Spécial Stars** (8 numéros) pour 58 €
❑ **Oui, je m'abonne à Jour de France** (12 numéros) pour 34 €

Nom : .....
Prénom : .....
Date de naissance : .....
Adresse : .....
.....
Code Postal : .....Ville : .....
Courriel :

Total commande : .....€
Ci-joint mon règlement à l'ordre de lafont presse par :

❑ Chèque bancaire ou postal ❑ Carte bleue N°
Expire-le :..... / ..... / .....
IMPORTANT, je note les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de ma carte bancaire :
Signature obligatoire :

PS : Vous pouvez nous renvoyer votre bulletin par fax au 01 46 10 21 22 (paiement par carte bancaire)
Tarifs France Métropolitaine, autre pays : + 2 € par revue servie

www.lafontpresse.fr

Lafont presse

Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée en 2004, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent. Vous pouvez accéder aux informations vous concernant, les rectifier et vous opposer à la transmission éventuelle de vos coordonnées en cochant la case ci-contre o ou en adressant un courrier libre à Lafont presse – 53, rue du Chemin vert, 92 100 Boulogne Billancourt.

Au cœur de l'actualité

Lafont presse

C'est positif !

Chez votre marchand de journaux ou tablettes sur www.lafontpresse.fr

Spécial stars

MICHEL SARDOU

Secrets de vie

Une enquête originale de René CHICHE

Le dernier des géants avec Johnny

L 19235 - 3 - F: 14,50 € - RD

janvier / Février/Mars 2013 - Trimestriel - N°3

www.lafontpresse.fr